

Zur
Gräfl. vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N^o 598

90
e

LES
TROIS SŒURS,
ET
LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR.

TOME PREMIER.

Nous pourrions devant les Tribunaux tout contrefacteur et distributeur, qui, au mépris de la propriété, et des loix, feroit paroître des éditions contrefaites du présent ouvrage.

BOURNON-MALARME.

LAURENS Jeune.

243,



Jolie menteuse, vous rougissez;
je ne puis vous croire.

LES
TROIS SŒURS
ET
LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR,
OU
LES HEUREUX EFFETS
DE
L'AMOUR FILIAL.

*Il n'est point d'asyle
pour le crime.*

Par Mme. BOURNON-MALARME.

T O M E P R E M I E R .

A P A R I S ,
Chez LAURENS jeune, Libraire-
Imprimeur, rue St.-Jacques, N^o. 32,
vis-à-vis celle des Mathurins.

1796.



A V I S.

LAURENS jeune, Libraire-Imprimeur, rue St.-Jacques, N^o. 32, vis-à-vis celle des Mathurins, à Paris, invite ses concitoyens à s'adresser à lui avec confiance pour les Livres des meilleurs auteurs, tels que ceux d'Éducation, de Sciences et Arts, physique et histoire naturelle, médecine, Chymie, Commerce, finances et Agriculture. Belles - Lettres, romans, histoires, voyages, et tous livres instructifs et amusants.

Il achete ou se charge des éditions que l'on voudroit placer avec promptitude de manière à en tirer le meilleur avantage, et cela avec des conditions très-favorables.

Il fait la commission pour les Départemens, ainsi que pour les pays étrangers, imprime différens ouvrages à son compte, ou reçoit pour la moitié de bons livres en échange. Ses expéditions, en envoyant des fonds d'avance, sont promptes et économiques : Sa commission est de 6 pour 100.

Les lettres qui contiendront des assignats ou lettres de change, doivent être chargées.

L E S
TROIS SOEURS,
O U
LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR.

LETTRE PREMIERE.

*Miss Fanny Bromley à la Right
honorable Lady Creven.*

ENGLAND.

De W.....

DOIS-JE dire à ma chère *Louisa*
que je gémiss d'être séparée d'elle ? Oh !
Non ; elle connoît assez la tendresse que

A

je lui porte pour être persuadée que l'instant où je l'ai perdue de vue , a été le plus triste de toute ma vie. Que j'en veux à cette maudite fortune de m'avoir choisie pour être l'objet de ses faveurs ! Une seule circonstance pouvoit m'éloigner de ma sœur chérie , de ma tendre amie : il falloit que je devinsse la plus riche héritière de l'*Irlande* ; et ce malheur m'arrive. A moi , qui étois si satisfaite de ma médiocrité ! Assurément le sort s'est mépris. C'étoit à *Charlotte* que devoit échoir cette bonne fortune. Son goût pour les plaisirs bruyans lui auroit fait trouver le bonheur dans l'objet qui cause ma peine. Croiriez-vous , *Louisa* , que j'ai l'espérance de découvrir à mon arrivée quelqu'erreur dans les noms ? Les gens d'affaires se seront sûrement trompés : ils auront lu dans le testament *Frances* , au lieu de *Charlotte*. Ce qui

me porte à le croire , c'est qu'en vérité je ne vois pas pourquoi j'aurois eu la préférence. Qu'il vous ait exclue , vous , ma chère sœur , de sa succession , vous sachant avantageusement mariée , cela ne me surprend pas. Mais *Charlotte* ! Outre qu'elle est mon aînée , elle avoit beaucoup plus de droits que moi aux bienfaits de mon oncle. Il la connoissoit , il l'aimoit , et j'en étois inconnue. Je me rappelle que dans ses lettres à ma mère , quand il faisoit mention de *Fanny* , c'étoit avec une froideur si marquée , que , souvent , j'ai eu la foiblesse de m'en affliger : au contraire , il ne tarissoit point sur le compte de *Charlotte*. C'étoit *sabelle* , son aimable , sa charmante nièce. *Lady Creven* avoit toujours ses plus sincères complimens , et *His Best Wishes* (ses plus tendres souhaits). C'étoit moi qu'il aimoit le

moins , et c'est moi qu'il a favorisée le plus ! Je dis favorisée , quoique ce ne soit pas le mot qui convienne à mon idée. Je m'exprimerois mieux , en disant qu'il m'a chargée de tout le poids de sa reconnoissance. Je vous avoue que je suis bien près d'être ingrate , et ce qui prouve que le mal fera des progrès , c'est que je n'en rougis pas.

Je me hâte de quitter ce sujet , car je vous fatiguerois de mes plaintes , sans les alléger. Le sort a parlé : pauvre mortelle soumettez-vous !

Je n'ai point oublié la promesse que je vous ai faite , de vous rendre compte de toutes mes actions : n'ai-je pas ajouté de mes pensées ? Oui , *Louisa* , vous saurez tout. O ! ma plus tendre amie , veillez sur moi de loin , comme vous l'avez toujours fait de près. Conseillez - moi ;

guidez-moi. Je vais habiter un nouveau monde , tou. m'y sera étranger. Comment dois-je me conduire avec ma tante ? Elle ne verra sûrement pas avec plaisir celle qui vient lui enlever une grande partie d'une succession , qu'elle croyoit recueillir toute entière. Ma mère m'a reco. mandé d'être douce et docile , avec une femme que l'on dit fière et impérieuse. Accoutumée à l'humeur égale de ma mère , à sa bonté , comment pourrai-je me faire à un caractère si diamétralement opposé ? Le bon *Mordaunt* m'encourageant qu'il peut , et je vois bien qu'il me donne un espoir qu'il n'a pas. Ce brave homme qui nous disoit si souvent (vous devez vous en souvenir , *Louisa*) que malgré l'attachement qu'il avoit toujours eu pour *Milord Dempster* , il lui avoit été impossible de rester chez lui , à cause

de la méchanceté et du mauvais caractère de *Milady*, semble à présent, se reprocher ce qu'il regarde comme une indiscretion de sa part, puisque cela me donne une mauvaise opinion de ma tante ; et pour m'ôter mes craintes, il me répète, sans cesse, qu'on lui avoit assuré que *Lady Dempster* est tout-à-fait changée à son avantage. Je me prête, de mon mieux, au desir de cette honnête créature, en ayant l'air de croire à ce changement, et même au bonheur qu'il me promet ; Dieu sait pourtant combien cette idée est loin de moi.

Je ne vous ferai nul détail de notre voyage. Mon esprit est trop préoccupé pour faire une remarque étrangère à moi ; d'ailleurs la saison est si rigoureuse, que je n'ai point encore osé mettre le nez à la portière. La nature et moi, sommes à présent dans un *deep*

mourning (grand deuil); mais bientôt elle recouvrera sa gaieté, tandis que je n'entrevois qu'un avenir fatiguant. *Nancy* qui conserve toujours une espèce d'empire sur sa foible maîtresse a exigé que je n'irois pas plus loin que *W. . . .* *M. Mordaunt* a été de son avis, parce qu'il me croyoit l'air abattu. Il a bien fallu céder à des raisons que l'attachement dictoit; ainsi nous avons fini notre journée, à quatre heures du soir. *Nancy* vouloit absolument que je me couchasse en arrivant, mais, pour cette fois, ma volonté a prévalu. J'ai demandé du papier, une plume et de l'encre; et tout en grelottant, quoique devant un feu qui me grille, je cause avec l'amie de mon cœur. Demain nous arriverons à *Holyhead*, et si le vent est bon, nous nous embarquerons sur le champ. Je vous avouerai, chère *Louisa*, que

je ne pense pas sans un petit mouvement de crainte à ce passage de mer. C'est moins la peur du danger qui m'effraye, que l'appréhension du mal-aise qu'on éprouve sur cet élément.

Adieu , ma sœur bien-aimée. Je brûle de recevoir de vos nouvelles. La lettre que vous avez dû m'écrire le lendemain de mon départ, m'aura sûrement devancée , et c'est cette seule raison qui me fait tant désirer mon arrivée à *Dublin*. Dites bien à maman que tout l'or du *Pérou* ne pourroit jamais équivaloir à mes yeux à la privation de passer mes jours auprès d'elle. Embrassez *Charlotte* pour moi , et assurez la que je tâcherai de joindre aux commissions qu'elle m'a données , un mari jeune , beau et riche ; faites mes complimens à votre cher *Charles* , et croyez-moi pour la vie votre tendre et sincère amie.

Frances BROMLEY.

L E T T R E I I.

La même à la même.

ENGLAND.

De Dublin.

ELLE est enfin passée, ma chère *Louisa*, cette première entrevue que je redoutois tant, et c'est avec plaisir que j'annonce à mes amies que mes craintes étoient autant injustes que mal fondées. *Milady Dempster* m'a reçue avec beaucoup de bonté et d'amitié. Un petit accident survenu à *M. Mordaunt*, a retardé notre arrivée de vingt-quatre heures. Ma tante qui étoit très-inquiète avoit envoyé un de ses gens au devant de nous. En descendant de voiture, elle m'a prise dans ses bras. Reconnoissante autant qu'étonnée d'un accueil que je

A 5

n'osois espérer, j'ai dû lui paroître bien embarrassée. Elle m'a conduite dans une salle basse, et, là, m'a comblée de marques d'intérêts. Un quart-d'heure a suffi pour me débarrasser de ma première contrainte : encouragée par ses caresses, j'ai levé les yeux. O ma sœur, qu'ils ont été satisfaits ! *Lady Dempster* est sans contredit, la plus belle femme du monde. La noblesse jointe à la douceur, est peinte dans chacun de ses traits. Une taille anguste quoiqu'élégante, une peau éblouissante, quoiqu'ayant les yeux et les cheveux du plus beau noir, une bouche fraîche et bien ornée, des mains, des pieds faits autour : enfin, *Louisa*, à quarante-cinq ans, ma tante peut entrer en concurrence et remporter le prix, avec les plus belles femmes depuis vingt jusqu'à trente ans. Après une heure de conversation, remplie de son côté par des assurances d'une

affection sans bornes , et du mien par des remerciemens et des promesses de la mériter, elle m'a fait quelques questions sur ma famille. Oh ! que je l'aime cette bonne tante ! Si vous aviez entendu , ma sœur , avec quelle admiration elle parloit de maman ! Naturellement le nom de mon oncle a été prononcé ; alors une larme s'est échappée de ses yeux : un soupir a suivi : craignant sans doute d'exciter trop ma sensibilité , elle a vite changé de sujet. Elle s'est informée de vous , de votre époux , de *Charlotte*. --- J'ai ouï dire que *Lady Creven* avoit fait un bon mariage , qu'elle étoit heureuse et riche. --- On ne vous a pas trompée , *Milady*, sur le premier point : quant à l'autre je voudrois que ce fût une vérité. *Milord Creven* a des espérances , mais à présent il n'a qu'un assez médiocre revenu , mais cependant il lui suffit. Ma sœur est raisonnable , elle

aime son mari ; et comme on l'a dit à votre *Ladyship* (1), ils sont heureux.

— *Charlotte* n'a-t elle pas été sur le point d'épouser *sir Basil L'loyd*, un riche Écossois ? --- Ma tante , il n'en a jamais été question : *Sir Basil* ne peut avoir la témérité de prétendre à ma sœur.

— Comment cela ? Il est d'une très-ancienne famille , et possède une grande fortune. --- Son âge et ses incommodités sont un obstacle insurmontable.

Je crois qu'elle n'étoit pas de mon avis , car elle a froncé le sourcil et a parlé d'autre chose.

Comme je paroissois fatiguée , et qu'il étoit dix heures du soir , elle m'a proposé de monter à l'appartement qui m'étoit destiné. J'ai accepté avec joie. Elle a eu la politesse de m'y conduire ,

(1) Titre qui est donné aux femmes de qualité , quand on leur adresse la parole , ou quand on parle d'elles.

et de m'en montrer toutes les convenances, en me priant s'il manquoit quelque chose qui eût échappé à sa vigilance, de le demander; et enfin de me regarder comme étant chez moi; puis me baisant amicalement sur le front, elle m'a souhaité une bonne nuit. *Nancy* qui attendoit avec impatience le moment de pouvoir me parler en particulier, s'est approchée en levant les mains et les yeux vers le ciel. --- Dieu soit béni! s'est écriée cette excellente fille: notre malheur n'est pas si grand que je l'avois pensé. Que *Milady Bromley* sera contente, quand elle saura que votre tante est presque aussi bonne qu'elle! *M. Mordaunt* avoit bien raison d'assurer à *Miss* que *Lady Dempster* n'étoit plus la même. Ils la disoient méchante, hautaine, imperieuse; que sais-je? *Deborah* jure que c'est la meilleure maîtresse de *Dublin*. Eh! Qui mieux

qu'une femme de chambre peut connoître les défauts ou les vertus de ses maitresses ?

Ce colloque se faisoit en me déshabillant. Charmée de voir que l'opinion que j'avois prise de ma tante, étoit celle qui lui étoit dûe , je me couchai avec plus de gaieté que je n'en avois eue depuis mon départ de *Londres*.

Ce matin, je me suis levée selon ma coutume, à huit heures. Personne, excepté *Nancy*, n'avoit encore bougé. A neuf heures, entendant quelque bruit, j'ai envoyé savoir à quelle heure *Milady* déjeunoit. -- A onze, a répondu un laquais à moitié endormi ; mais si *Miss Bromley* désire compagnie, *M. Graffi* est dans la *Library* (1). --- Quel est ce

(1). Bibliothèque, on s'y rassemble avant et après le déjeuner ; souvent même on y déjeûne.

M. *Graffiti*? -- Ma foi, *Miss*, je vous rends le message justement comme je l'ai reçu. Irai-je faire des questions à son sujet? Non, non: *Nancy*, la curiosité ne doit point nous faire paroître indiscrettes.

J'ai profité de ces deux heures de loisir pour vous écrire. Ma montre m'annonce que je dois vous quitter.

Adieu, ma bonne sœur. Ne soyez donc pas paresseuse à n'écrire. La lettre promise n'est pas encore arrivée. Je vous embrasse comme je vous aime.

Frances BROMLEY.

P. S. Mes respects à maman ; et mes complimens à tous ceux qui pensent à moi.

LETTRE III.

*De la right honorable Lady Creven à
Miss Fanny Bromley.*

IRLAND.

De Berkley Square.

Où allez-vous, *Sarah* ? Il n'y a plus personne dans cette chambre. --- Ah ! cela est vrai. Que je suis étourdie ! *Milady* vient de me dire , allez avertir *Fanny* et *Lady Creven* que le déjeuner les attend. J'oubliais que *Miss Fanny* est partie hier ! *Milady* elle-même n'y pensoit pas. Ce que c'est que l'habitude ! Et une si douce habitude encore !

Et la pauvre *Sarah* se mit à pleurer ; je sentis aussi mes larmes couler. En entrant dans le parloir (1), *Milady* s'écria : *Louisa Fanny* ne déjeûnera

(1) Salle au rez de chaussée.

pas avec nous ! Elle n'est plus ici ! Et peut-être , jamais mes bras ne la presseront sur mon cœur. *Charlotte* s'efforça de la consoler ; je n'osai m'approcher : mes yeux étoient remplis de larmes , je craignois que ma douleur n'augmentât la sienne. Nous fîmes un repas bien triste. Cependant la folâtre *Charlotte* ne perdit pas entièrement ses soins. Maman devint plus calme , et avec sa bonté accoutumée , nous demanda pardon de tant regretter l'absence d'un enfant , lorsqu'il lui en restoit deux si tendres. --- Mais ajouta-t-elle , vous ne pouvez blâmer mon chagrin , puisque vous le partagez.

Nous entourions encore la table , lorsqu'on nous annonça M. *Rammer*. --- Elle est donc partie ! dit , en entrant , ce respectable vieillard : ma femme et ma fille ont passé la nuit à pleurer --- N'achevez pas M. *Rammer* , dit *Charlotte* , en posant

sa main sur sa bouche ; la rougeur de nos yeux , vous dit assez quels sont nos regrets : *Fanny* les mérite sans doute ; mais elle n'est pas perdue pour toujours , et puis le motif de son voyage n'est-il pas un sujet de consolation? -- Je le désire , a dit maman. -- Je l'espère , a dit aussitôt *M. Rammer*. --- Cela suppose a repris *Charlotte* , que vous ne le croyez pas. -- Vous m'entendez mal , *Miss* , une espérance est loin d'être une incrédulité.

Ce je l'espère de *M. Rammer* ne m'avoit pas plus échappé qu'à ma sœur , mais j'avois gardé le silence. Maman , absorbée dans ses réflexions , avoit pris peu de part à la conversation.

L'arrivée d'un laquais de la part de *Mistress Blinford* avec une carte d'invitation pour un souper et un bal , ce même soir , interrompit la petite altercation. Les yeux de *Charlotte* pétill-

loient de plaisir. -- Je ne puis y aller, dit maman. --- Quoi ! *Milady*, refuser une partie charmante, où tout *Londres* sera ! --- Ma fille, je ne suis pas en état de faire une toilette ; mais ce n'est pas une raison pour que je vous prive d'un plaisir de votre âge, et de votre goût. Si *Louisa* veut vous accompagner, vous irez.

J'avoue que j'aurois été charmée d'en être dispensée ; mais *Charlotte* me pria tant que je ne pus lui résister : on accepta. De ce moment, il ne fut plus question, pour ma sœur, que de toilette. Le pauvre *Rammer* fut oublié : il s'en aperçût, et sortit blâmant, sans doute, la légèreté de sa jeune amie : vous savez que c'est ainsi qu'il l'appelle. L'heure du diner arriva, *Charlotte* s'excusa de paroître : ce ne fut qu'à huit heures, qu'enfin la toilette fut terminée. *Milord Creven* ayant des

engagemens qui l'empêchoient de venir avec nous , j'avois fait prier *Sir William-Astern* de nous accompagner. Il étoit dans le salon quand ma sœur y entra. La parure de *Charlotte* , il faut l'avouer , du goût le plus exquis , quoiqu'un peu trop riche pour son âge , ajoutoit encore à sa beauté ; elle étoit rayonnante. L'air stupéfait du *Baronet* , en la voyant , peignoit son admiration. — Ah ! mon Dieu , s'écria la folle , sans faire attention ni à lui , ni à maman , *Louisa* , comme vous êtes négligée ! Quelle tristesse répandue dans votre ajustement ! On croiroit que vous avez projeté d'aller passer la soirée à la lecture de *Letexier* (1). Vos plumes

(1) *Miss Charlotte* est une étourdie qui ne sait pas apprécier les talens. Celui de M. *Letexier* excite l'étonnement autant que l'admiration. Personne

n'ont pas, j'en suis sûre, un pied et demi de haut. Miséricorde ! A peine trouve-t-on une rose dans vos cheveux : en vérité, je crois que vous l'avez fait exprès pour m'impatienter.

Alors, je l'ai conduite devant une glace. --- Voyez, *Charlotte* : ce que

avant lui n'avoit poussé si loin l'art de bien lire ; je lui ai entendu faire la lecture de l'*Avocat Patelin*, et je suis encore à concevoir comment un seul homme peut réunir en lui la sublimité du talent dans tous les genres de la comédie. Il saisit tous les caractères, en ménage les nuances avec finesse, et cause une telle illusion, qu'on peut aisément se persuader que la pièce est jouée par les meilleurs acteurs. Les excellentes productions ne perdent rien à passer par son organe, et les médiocres y gagnent. Il m'est bien doux de rendre justice à la vérité, en faisant l'éloge d'un compatriote.

j'ai de moins , vous l'avez de trop ; ainsi , il n'y a pas un mot à dire , puisque nous paroîtrons ensemble.

Elle a souri , et nous sommes parties.

En entrant dans la salle du bal , il s'est élevé un murmure d'admiration.

--- Qu'elle est belle ! disoit celui-ci. Quelle jolie taille ! ajoutoit l'autre. Les femmes étoient plus silencieuses ; et c'est toujours un éloge pour la beauté.

Enfin , nous arrivâmes à *Mistress Elinford*. Après les civilités ordinaires , on nous proposa des danseurs. (*Sir Astern* depuis une chute qu'il a faite à la chasse ne danse pas). Le *partner* de *Charlotte* fut un *M. Sandish* , neveu du *duc Howard*. Ce jeune homme , que vous ne connoissez pas , arrive de *Paris* , où il a séjourné long-tems. Il paroît qu'il en a rapporté quelques ridicules , du moins dans le maintien.

Il est d'une figure et d'une taille charmante. Il dansa son menuet avec grace, quoiqu'avec trop d'affectation. *Charlotte* mérita et obtint le suffrage des spectateurs. Mon lot fut proportionné à ma modeste parure, (ce fut le capitaine *Aryme*). Je vous proteste, ma chère *Fanny*, que nous n'excitâmes ni admiration, ni jalousie. Le souper fut superbe. *M. Sandish* eut un soin particulier de ma sœur. On recommença les contredanses à trois heures, le bal ne finit qu'à six; et il en étoit plus de huit, quand je me suis mise au lit. *Charlotte*, la tête encore remplie des plaisirs du bal, et des éloges qu'on lui avoit prodigués, ne pouvoit se décider à me quitter. Il m'a fallu entendre l'énumération de l'esprit, des talens et de l'amabilité de son *partner*. Je me mourrois de fatigue, et d'envie de dormir, ce que mes

bâillemens réitérés lui firent enfin comprendre.

Le lendemain , *M. Sandish* est venu s'informer de la santé de sa belle danseuse. Elle l'a présenté à maman qui le trouve trop *coxcomb* (petit-maitre) , pour l'admettre dans notre société intime. Ma sœur ne peut pas concevoir comment on n'en rafolle pas. --- Mais c'est un homme charmant , disoit-elle , toutes les femmes envioient le bonheur de l'avoir pour *partner*.

Maman l'a priée de réserver ses éloges pour un objet qui en seroit plus digne. *Charlotte* s'est tûe , mais des larmes de dépit lui rouloient dans les yeux , et pour les cacher , elle est sortie brusquement.

J'oubliois de vous dire une chose , qui me mortifie , quoiqu'elle ait causé la plus grande joie à *Charlotte*. *Sir William Astern* , qui , comme je vous l'ai

dit plus haut , nous avoit accom-
gnées , a été tellement choqué du peu
d'attention que ma sœur lui a donné
pendant tout le tems du bal , qu'il
n'a pas daigné attendre l'instant de
notre départ , pour quitter la salle.
Vers les quatre heures du matin , il
a pris une *fiench leave* (I) , et s'est
esquivé. Comme nous ne l'avons pas
vu depuis , il me paroît clair qu'il est
très-faché , et je le suis moi-même ;
non pas d'être dispensée de ses visites ,
mais de ce qu'il ait à se plaindre des
procédés de ma sœur. C'est un de
ces hommes , qu'on ne doit avoir ni
pour ami , ni pour ennemi. *Charlotte*
prétend que la rencontre de *M. Sandish*
et la disparition de *Sir William Astern*
sont deux événemens heureux dont

(I) Permission française. C'est
sortir sans dire un mot à personne.

le ciel l'a favorisée dans le même jour.

Vous voyez , ma bonne amie , que l'étourdie est toujours ce que vous l'avez laissée. Quel dommage , qu'un aussi beau naturel soit gâté par tant de défauts ! Peut-être , comme nous l'avons espéré , l'âge l'en corrigera , et si la raison n'arrive que tard , elle aura bien des reproches à se faire avant le moment de la maturité. Je la voudrais moins jolie , me disoit ce matin maman ; l'encens l'enivre. Elle n'écoute que les éloges dont on l'accable ; mais aux conseils de l'amitié , elle n'y fait nulle attention. Je crains pour elle et sa famille des chagrins , dont son entêtement sera la cause. Si j'avois osé , j'aurois donné un moyen ; mais il répugneroit à maman , qui ne connoît que la voie de douceur avec ses enfans.

Je compte les jours , depuis celui où je presume que vous avez dû arriver à *Dublin*. Il me semble que je dois recevoir de vos nouvelles *jeudi* , si vous avez été exacte a m'écrire , et mon cœur me dit que je ne puis avoir de doute à cet égard. Ma chère *Fanny* , vous voilà dans un nouveau monde , qu'y faites-vous ? N'oubliez aucun détail , aucune circonstance , vous me l'avez promis. Souvenez-vous que jamais il n'y eût de secrets entre nous. L'absence ne détruit que les attachemens légers : le nôtre est à l'abri du changement. Que dit ce bon *Mordaunt* ? Quand revient-il en *Angleterre* ? Qu'il s'attende à un déluge de questions , lorsque je le reverrai. La plus importante , sera pour savoir si ma *Fanny* se porte bien , si elle est heureuse.

Adieu , ma charmante sœur , ne

nous oubliez pas , et écrivez nous souvent.

Louisa CREVEN.

P. S. Maman vous écrira , dès que ses yeux le lui permettront. Ils sont toujours extrêmement foibles et enflâmés. Elle me charge de vous dire qu'elle pense sans cesse à sa chère *Fanny*. *Charlotte* vous embrasse , et mon *Charles* se rappelle au souvenir de l'héritière.

LET T R E I V.

De Sir William Astern à M. Conway.

FRANCE.

De Wigmort-Street.

Si tu as jamais eu l'ombre de l'attachement pour moi , *Edward* , ne reste pas un mois de plus en *France*. J'ai besoin de ta présence , j'ai besoin

de ton secours. L'ingrate ! Elle apprendra ce qu'il en coûte pour s'être joué d'un homme vindicatif et amoureux. Si tu savois *Conwai* , avec quel mépris elle m'a traité hier ! J'avois eu le bonheur de l'accompagner à un bal : tu sais que je ne danse plus , depuis mon accident : on lui a donné un *partner*. Malédiction sur celui qui fut choisi , ce fût ce fat de *Sandish* ! Tu dois connoître cela , il arrive de *Paris*. Ils ont dansé continuellement ensemble. J'entendois des éloges , mais comme ils étoient partagés entre *Miss Bromley and Sandish* , ils me déchiroient les oreilles. Le croiras-tu *Edward* ? Depuis dix heures que nous sommes entrés dans la salle , jusqu'à quatre du matin , je n'ai pu obtenir un regard , une simple politesse , tandis que *Sandish* , l'heureux *Sandish* étoit sans cesse à ses côtés. Ils se parloient si

près, que leurs souffles devoient se mêler. Il badinoit avec ses cheveux, un sourire charmant sembloit l'encourager à redoubler ses familiarités. Même en ne dansant pas, la main de *Charlotte* reposoit toujours dans la sienne, et moi, j'étois dans un coin, dévorant des yeux la cruelle. Dix fois, je fus tenté de l'aller battre : sa beauté, son incomparable beauté me désarmoît toujours. A la fin pourtant, je me lassai de jouer le personnage d'un sot, je sortis en jurant de me venger d'une coquette qui me rend malheureux. Tout ce que tu viens de lire, te surprend, tu me crois fou. Hé-bien ! mon ami, tu n'as pas tort. Je le suis devenu, depuis le premier instant, que j'ai vu la *Bewitching* (enchanteresse) figure de *Charlotte Bromley*, c'étoit fort peu de tems après ton départ. *Lady Bromley* vint à une assemblée où j'étois,

elle étoit suivie de trois creatures charmantes , qu'on me dit être ses trois filles. L'ainée , mariée au *Lord Creven* , *Charlotte* la seconde , et une troisième qui est allée prendre possession d'un immense héritage en *Irlande*. Cette dernière me conviendrait assez , car ma fortune se délabre diablement , mais l'amour en a disposé autrement. C'est la seconde , c'est *Charlotte* qui a allumé dans mon cœur un feu que rien ne pourra éteindre. Mon hommage ne parût pas d'abord lui déplaire , elle me sourioit (c'est sa manière de captiver). Je demandai et obtins la permission d'aller chez *Milady Bromley* Il me fallût peu de tems , pour démêler le caractère de *Miss Charlotte* , plaire est son élément. Avant de me déclarer , car je voulois épouser , je cherchai à gagner son cœur. Je fis quelques tentatives pour obtenir

un aveu , la folle rioit , et ne répon-
doit pas. Cependant j'étois encouragé, je
ne voyois aucun rival à craindre, *Sir Ba-
zil l'LOYD* étoit le plus assidu ; mais
il n'étoit pas fait pour entrer en con-
currence avec moi , cependant mon
amour fut impatient , et je parlai
clairement. Juge de ma fureur , lors-
qu'elle me répondit froidement qu'elle
n'étoit obligée de l'honneur que je vou-
lois lui faire , mais que ne sentant
pour moi aucun penchant , elle ne
pouvoit accepter mon offre. Je la
quittai , me promettant de ne la re-
voir de ma vie. Le même soir , je la
rencontrai dans une maison , son re-
gard caressant me rappella. Je volai
vers elle , jamais elle ne m'avoit paru
plus séduisante. Il ne fut pas ques-
tion de la conversation du matin , sa
charmante gaieté m'en avoit fait oublier
les désagréables circonstances. Pendant

un mois , je continuai à la visiter fréquemment : deux ou trois fois , je voulus faire revivre mes premières propositions , mais elle m'imposa silence. Enfin , voilà où nous en étions , quand cet infernal bal lui fit faire la connoissance de *Sandish*. Je ne l'ai pas revue depuis , je me tiens à quatre pour résister au desir que j'ai d'aller chez elle. Il me semble que je ne voudrois lui parler , que pour la traiter avec le plus grand mépris. Quelle tremble , si un autre plus heureux . . . Tu vois , *Conwai* , que je ne puis me passer de toi. Souviens-toi , qu'en pareille occasion , je te servis comme je désire de l'être aujourd'hui par toi. Adieu , mon ami.

William ASTERN.

LETTRE. V.

*De Miss Fanny Bromley à la right
hon. Lady Creven.*

ENGLAND.

de Dublin.

Elle m'est enfin parvenue cette lettre tant désirée , je crois en vérité qu'elle a mis trois fois plus de tems à faire le chemin qu'elle n'auroit dûe , recevez ma chère *Louisa* , mes plus sincères remerciemens , pour les charmans details que contient cette chère épître. Avant de vous parler de moi , souffrez que je vous entretienne de ce qui m'est infiniment plus précieux. La tendresse de *Milady Bromley* m'étoit connue , et pourtant c'est toujours avec des transports de joie , que j'en reçois de nouvelles

preuves. Grand Dieu ! Et le sort m'a forcé de la quitter. On auroit pu croire qu'une fortune que je n'attendois ni ne désirois , me feroit oublier le bonheur dont je jouissois dans la maison maternelle. Si vous l'avez pensé , ma sœur Mais non , non , *Louisa* connoît trop bien le cœur de sa *Fanny*. Mon départ afflige maman , elle est triste , malade peut-être ; ah ! ma sœur ne la quittez pas d'un instant. *Charlotte* , je le sais , lui est tendrement attachée , mais elle est dissipée , légère ; les soins les plus nécessaires peuvent lui échapper. C'est à vous , ma *Louisa* , que je confie ce dépôt sacré. Tout ce que vous me dites de ma sœur ne me surprend pas , sa tête est précisément l'opposé de son cœur. Si le dernier gouvernoit l'autre , jamais il n'y auroit de reproches à lui faire ; malheureusement ,

le bon est le plus foible. C'est encore vous , ma bonne et tendre amie , qui devez remplir la dure tâche de veiller cette écervellée , elle vous craint un peu ; et vous aime beaucoup. Prenez en la peine , *Louisa* , et je crois pouvoir répondre du succès. Je n'aime pas plus que vous , ce *M. Sandish*. Il ne me paroît pas propre à guérir les légèretés de *Charlotte* ; éloignez d'elle l'être qui peut augmenter ses défauts. Je me suis toujours doutée que *Sir William Astern* étoit un de ses adorateurs. Je désire pour lui , qu'il vaille mieux que sa réputation ; mais , dans tous les cas , ce n'est pas là l'époux qui convienne à *Miss Bromley*. Il me semble que je vous ai quittée dans ma dernière lettre , pour aller prendre ma part d'un déjeuner d'onze heures. Justement , comme je me disposois à descendre ,

un domestique venoit de la part de sa maîtresse s'informer de ma santé, et savoir si je voulois déjeûner avec elle, ou dans ma chambre, je suivis l'envoyé, et je trouvai ma tante avec un monsieur, qu'elle me présenta comme un ami particulier. --- M. *Graffi*, ma chère *Fanny* étoit l'ami intime de votre oncle, il est resté le mien, et j'ose espérer que vous lui permettrez aussi d'être le vôtre : je fis une profonde révérence. en signe de consentement, et nous déjeûnâmes. M. *Graffi* est un homme de trente-six ans, d'une moyenne taille, un peu gros, sa figure annonce la santé et le contentement : en total, il est beaucoup plutôt bien que mal. Au bout de quelques minutes, il se livra à une grosse gaieté, qui paroît lui être familière. Je lui trouvai assez d'esprit; une chose me déplut, c'est que je

crus remarquer qu'il aimoit à médire ; j'ai eu depuis maintes occasions de m'assurer de cette fâcheuse vérité. J'en reviens au déjeuner, *Milady Dempster* avoit pris un rhume considérable la veille, et autant pour le guérir, que pour me laisser le tems de me reposer des fatigues du voyage, elle résolut de passer la journée chez elle, et de n'y recevoir que deux ou trois personnes. Ce projet me plût, je n'eûs point de toilette à faire, et restai plusieurs heures avec ma tante, tête-à-tête. Comme je parle à ma sœur, à mon amie, je puis et dois penser tout haut. *Louisa*, il est aisé de voir que *Milord Dempster* avoit moins cherché à satisfaire ses oreilles que ses yeux dans le choix de sa femme. Un peu d'usage du monde ne peut corriger les habitudes contractées dès l'enfance. *Milady* fait de fréquentes

Mistake (méprises) dans les significations qu'elle donne à de certains mots. Souvent le feu de la conversation l'emporte , et alors les fils se brouillent tellement dans sa mémoire , que l'obscurité de son sujet redouble , et devient presque aussi inintelligible pour elle que pour les autres. Lorsque *M. Graffi* est présent, il l'aide à sortir d'embarras , et c'est ce qui est arrivé deux ou trois fois le jour dont je vous parle. Vers les huit heures du soir , il nous est venu trois visiteurs , *Mistress Sheldon* , sa fille et son fils. La conversation est tombée sur les nouvelles actuelles , ma pauvre tante , pour prouver qu'elle étoit au fait , nous a assuré que l'*Archiduc Maximilien* alloit épouser la *Princesse Marie Christine* , sœur de la *Reine de France* , et que ce mariage ramèneroit le calme dans tous les

royaumes. --- Votre *Ladyship* vou-
loit dire qu'il seroit à souhaiter qu'une
alliance entre la *France* et la *Prusse* ,
pût avoir lieu , dit *Graffi* , d'un air
plus grave que de coutume , car l'*Ar-*
chiduc ne peut épouser sa sœur.
Milady rougit , et le sujet politique
tomba.

Le lendemain , nous fûmes à une
grande assemblée. *Milady* me pré-
senta à toutes ses connoissances ,
je fus fêtée comme une héritière de
deux cents mille livres sterlings doit
s'attendre à l'être. J'entendois à droite
et à gauche , elle est immensément
riche , *Lord Dempster* son oncle , lui
a tout laissé par son testament. Je ne
crois pas que ma figure ait fait une
grande sensation , mais mes deux cents
mille livres sterlings m'ont valu les
avances de toutes les dames , et les
hommages de tous les cavaliers. M.

Graffi qui ne nous quitte presque pas s'étoit placé près de moi, et fut assez peu galant pour me répéter les éloges extravagans qu'on faisoit de ma fortune. Je rentrai excessivement fatiguée : je demandai et obtins la permission de me retirer sur le champ dans mon appartement. Ma fidèle *Nancy* m'y suivit. J'avois l'air pensive, son attachement la rendit curieuse. Je lui dis que j'étois horriblement mortifiée de n'exciter de l'intérêt que par mon titre d'héritière. La pauvre fille partagea mes regrets d'avoir quitté une famille et des amies qui me chérissent, pour ne trouver ici que des étrangers indifférens sur le mérite personnel. Mon début dans le monde m'a si fort déplu, que j'ai prié *Lady Dempster* de me permettre de rester chez moi, le plus souvent possible. Elle n'a pas paru surprise de ma requête, et m'a

laissée maîtresse d'agir comme je le jugerois à propos. M. *Graffi* étoit présent, je crois les avoir vus sourire l'un à l'autre. Quel en peut être le motif ? Que m'importe, puisqu'il m'est permis de suivre mon goût pour la vie tranquille et retirée.

Ce matin, après le déjeuner, ma tante me demanda si j'aimois la campagne, je répondis par une affirmative. --- Eh bien, ma chère enfant, je suis bien aise de pouvoir vous prouver mon amitié, en sacrifiant mes plaisirs aux vôtres ; nous partirons quand vous voudrez pour aller passer un mois, dans une belle terre qui fait partie de votre héritage. Elle est située à quarante milles de *Dublin*, et comme vous n'aimez pas le grand monde, nous n'y aurons que cinq ou six amis. Que pense l'aimable *Fanny*, de ce projet ? --- Je le trouverois charmant,

mais votre *Ladiship* me permettra de m'opposer à son exécution , puisqu'il lui coûtera le sacrifice de ses plaisirs. *Miss Bromley* a raison de répondre ainsi , dit alors *M. Graffiti* , le début de la proposition annonçoit que votre *Ladyship* écoutoit plus la satisfaction de *Miss Fanny* que son propre goût. ---- J'ai fait une maladresse , je l'avoue ; mais je vais la réparer , en priant ma chère nièce de permettre que nous partions , lundi prochain , pour *Rockwork-Hall*. J'ai voulu faire quelques objections : ma tante m'a instamment prié de ne pas la contrarier sur ce point ; j'ai cédé. Ainsi , mon aimable sœur , ce n'est pas à *Dublin* qu'il faut m'adresser votre première lettre. Malgré la rigueur de la saison , je me fais une fête de quitter la ville , dont je n'ai précisément vu que tout ce qui étoit le plus

propre à m'en dégôûter. Je n'écris point à maman , parce que je crains de redoubler son mal aux yeux ; d'ailleurs, vos lettres doivent lui être communiquées, ainsi j'écris, en même-tems, à ma chère maman et à ma bonne sœur. Une fois pour toutes, ma *Louisa*, souvenez-vous que *Charlotte* doit toujours trouver des assurances d'amitié dans mes lettres. Dispensez-moi donc des répétitions. Adieu, ma tendre amie, ne cessez jamais d'aimer votre

Frances BROMLEY.

P. S. M. Mordaunt n'est resté que deux jours à *Dublin*; il est chez son frère, à trente milles d'ici, jusqu'au premier de mai.



L E T T R E VI.

*De la right hon. lady Creven à miss
Fanny Bromley.*

IRLANDE.

de Berkley-Square.

O ma *Fanny* ! *Charlotte* est la plus folle , la plus insensée de toutes les créatures. Mardi dernier , maman ; pour la première fois depuis votre départ , a consenti à nous accompagner à une *Rout* (1) , chez la duchesse de C Ma sœur avoit redoublé ses soins , pour y paroître avec le plus grand avantage ; son intention fut pleinement remplie , jamais elle ne fut plus belle. La première personne que nous trouvâmes , en entrant , fut M. *Sandish* , il

Assemblée extrêmement nombreuse,

aborda maman qui le reçut très - froidement. Il vint à moi , je me contentai de lui rendre sa révérence. *Charlotte* , loin de nous imiter , fut la première à lui adresser la parole. Avant d'avoir joint la maîtresse de la maison , elle s'étoit engagée avec lui dans une conversation particulière. Maman se tourna , et lui dit avec sa douceur accoutumée : --- Ma fille , vous craignez bien peu de me déplaire. Elle rougit , ne répondit pas , et continua de causer avec *Sandish* qui la suivoit toujours. Maman fit une partie de *wisk* , ma sœur ne voulut pas jouer , je devinais son motif. Pour être plus à portée de la veiller , je refusai moi-même toute occupation qui auroit pu me distraire de celle que ma tendresse me prescrivait. *Milord Creven* étoit le *Partner* de maman , je me plaçai à côté de lui , *Charlotte* étoit à l'autre

bout du sallon , et écoutoit avec attention ce que lui disoit *Sandish*. Il ne me parut pas qu'elle lui fit aucune réponse. Enfin , je la vis se lever , elle s'approcha de nous , ses yeux étoient rouges , je ne fis pas semblant de m'en appercevoir ; bientôt elle nous quitta. *Sandish* qui s'étoit tenu à une petite distance la rejoignit ; il la conduisit à la même place qu'ils venoient de quitter , lui parla encore longtemps sans qu'elle fit autre chose que d'écouter. Enfin elle se leva , et lui dit avec impatience et assez haut : --- Tout cela est inutile , je ne le puis pas. Il essaya de la retenir par sa robe ; elle lui échappa , et vint s'asseoir en face de moi , derrière la chaise de maman. *Sandish* aussitôt quitta le sallon , et ne reparut plus de la soirée. *Charlotte* fut très-silencieuse en retournant à la maison , même en

souhaitant le bon-soir à maman , elle versa des larmes , et fut sérieuse avec moi contre son ordinaire. Mercredi matin , elle avoit l'air abattue ; je m'informai affectueusement de sa santé. --- Je me porte bien , mais j'ai mal dormi. Maman , qui étoit fatiguée de la veille , ne se leva pas de la journée , *Charlotte* en passa une partie dans la chambre de maman. Le reste du tems , elle resta enfermée dans son cabinet. Vers les neuf heures du soir , elle dit avoir besoin de repos , et monta dans sa chambre pour se coucher. Jeudi matin , ne la trouvant pas dans le *parloir* à neuf heures , je craignis qu'elle ne fût incommodée , et je montai chez elle , je frappai plusieurs fois , sans obtenir de réponse. j'appelle *Charlotte* , ma chère *Charlotte* , la porte ne s'ouvre point. *Charles* qui entendit le bruit , accourut presqu'aussi

presqu'aussi tremblant que moi. Il se fait aider par un domestique , et force la porte. O Dieu ! jugez de mon désespoir , *Charlotte* n'y étoit pas , *Charlotte* n'y avoit pas couché , *Charlotte* avoit fui la maison maternelle. J'aperçus une lettre sur son secrétaire. Je la transcris , lisez - la , ma chère *Fanny*.

» *LETTRE* de *Charlotte Bromley* à
 » *Milady Bromley sa mère* , laissée
 » sur son secrétaire.

» C'EST à genoux que j'écris à la
 » meilleure , à la plus tendre des
 » mères. Maman , ne me haïssez pas ,
 » la démarche que je fais , mérite sans
 » doute d'être blâmée , mais si vous
 » en connoissiez le motif , vous l'ex-
 » cuseriez. Éloignez de vous toute
 » idée que *Charlotte* puisse rien faire
 » de déshonorant , votre fille ne peut
Tome I. D

» cesser d'être vertueuse ; des circons-
» tances bien extraordinaires m'obli-
» gent à quitter ma famille et à tenir
» caché le lieu de ma retraite ; encore
» une fois , soyez tranquille sur mon
« compte , ma conduite sera la même ,
» que si j'étois sous les yeux de
» maman et de *Louisa*. Je vais vivre
» ignorée du monde entier. Si *Mi-*
» *lady* pense convenable de ne pas
» jeter du ridicule sur son infortunée
» fille , elle peut l'éviter , en disant
» qu'elle m'a envoyée joindre ma
» sœur en *Irlande*. J'y avois d'abord
» songé , mais une réflexion m'a re-
» tenue. Il est nécessaire à mon re-
» pos d'avoir des nouvelles de maman ,
» et je serai à portée d'en savoir.
» Suspendez votre jugement jusqu'à
» l'instant où je pourrai expliquer mes
» raisons pour avoir agi d'une manière
» aussi blâmable par les apparences.

» Adieu , ma chère maman , permet-
» tez que de tems en tems , j'ose vous
» assurer par lettres de la tendresse
» et du respect avec lequel je suis ,
» De votre *Ladiship* ,

» La très-humble et très-
» obéissante servante ,

» *Charlotte BROMLEY*.

» Ce mercredi à onze
» heures du soir.

» *P. S.* Permettez que *Milord Cre-*
» *ven* et ma chère *Louisa* reçoivent
» par vous mes plus tendres com-
» plimens ».

Après la lecture de cette extraordi-
naire lettre , je me sentis plus de
pitié que de colère contre l'insensée
qui l'avoit écrite ; mais comment faire
pour annoncer cette triste nouvelle à

maman ? *Charles* qui vit mon embarras s'en chargea , et il se rendit dans l'appartement de *Milady*. Près d'une demi-heure s'étoit écoulée , et l'on ne m'avoit pas encore fait appeler ; l'impatience me prit. Je fus doucement à la porte de maman , comme je l'approchois , *Milord* l'ouvrit , et sans me rien dire , il me fit entrer. *Milady* me tendit les bras : — Encore une de perdue pour moi ! *Louisa* n'abandonnerez-vous pas aussi votre malheureuse mère ? — Jamais , jamais , m'écriai-je , en me jettant à genoux devant elle. — Viens mon enfant , viens consoler un cœur cruellement blessé. L'ingrate *Charlotte* nous a quitté pour toujours. Non , dit *Milord* , ne le croyez pas ; *Charlotte* est étourdie , mais elle est sensible ; laissez-moi le soin de vous ramener cette chère fugitive. Par sa lettre , nous pou-

vons juger qu'elle s'est retirée dans le voisinage ; je n'épargnerai aucun soin pour la découvrir , et alors il ne me sera pas difficile de lui faire entendre raison. Je gage , dit-il en riant , qu'il n'est question que d'une crainte enfantine. Votre *Ladiship* doit se tranquilliser ; bientôt nous reverrons la belle pénitente. Je sus bon gré à *Charles* d'avoir traité ce sujet avec plus de gaieté que d'importance , et je vis avec satisfaction qu'il avoit réussi à ôter les craintes de maman pour mon compte. J'avoue que je ne goûtois pas les raisons de mon mari. Cette démarche me sembloit être le comble de la démente ou de la duplicité. Je ne fis mes observations à personne , mais elles troubloient , et troublent encore mon repos , depuis trois jours. *Milord Creven* se donne des peines infinies, sans nulle espèce de succès. *Milady* ne se porte pas bien , ses

yeux sont plus mal que jamais ; M. De W . . . l'oculiste assure qu'il la guérira. Comme il se dit lui-même très-habile , j'ai peu de foi à sa science ; cependant il a de la réputation , et j'espère qu'il la soutiendra , dans une circonstance aussi importante pour nous. J'ai reçu votre dernière lettre , ma charmante sœur , excusez-moi de n'y pas répondre aujourd'hui ; ma pauvre tête est tellement occupée par la crainte de trouver *Charlotte* coupable , que je ne puis la diriger sur aucun autre objet. Adieu , ma *Fanny* , ma tendresse pour vous ne finira qu'avec ma vie.

Louisa CREVEN.

L E T T R E V I I.

De Sir William Astern à M. Conway.

F R A N C E.

De Wigmore-Street.

Si c'étoit seulement pour me servir, que tu hâtois ton retour ici, reste, Edward, reste où tu es ; tes secours, tes conseils, tout cela seroit inutile. *Miss Bromley* a disparu ; oui, Conway, la coquette est partie, sans doute avec un amant favorisé. La famille dit qu'elle est allée trouver sa sœur en Irlande ; mais j'ai des informations plus vraies. *Charlotte* a quitté *Berkley-Square* mercredi à minuit, laissant sur son secrétaire une lettre adressée à sa mère. Je donnerois mille *guinées* pour lire cette lettre, qui sûrement contient des aveux, des pardons, et des promesses. Tu crois, peut-être, qu'elle a

run away [s'enfuir] avec *Sandish* ; je l'avois aussi pensé , fausses conjectures. Le pauvre sot est autant *disappointed* (1) que moi. Je l'ai trouvé hier à *Hyde-Park*. — Eh bien ! *Sandish* , comment vont les amours ? — Malédiction sur elles ! Il piqua son cheval , et s'éloigna avec la promptitude du vent. Quelques minutes après , je rencontrai *Lord Creven* ; il me rendit mon salut , de l'air de quelqu'un qui veut vous dire : je n'ai nul desir de m'arrêter pour causer avec vous. — Est-il vrai , *Milord* , que vous avez eu la harbarie de laisser partir *Miss Bromley* ? — Sa sœur désiroit sa présence. — Avez-vous quelques commissions pour elle ? Je compte partir pour l'Irlande , dans deux ou trois jours. — Aucune commission , *M. Astern* , je vous remercie. Et il m'a

(1) Etre trompé dans son attente.

vite quitté , pour cacher son embarras.

Aussitôt que cette nouvelle me parvint , je fis partir un de mes gens , pour courir après l'ingrate , sur le chemin d'Écosse. Il n'étoit point encore à la barrière que je changeai d'avis , et ordonnai qu'une chaise fût prête sur le champ. Deux heures après , je ratrapai mon homme. Tout ce jour et le suivant , je m'époumonnois sur la route à faire des questions aux auberges , aux postes , et même aux passans. Tous me répondirent : *jdid not see such person* (1). Trente-six heures de fatigues , sans avoir le plus léger espoir de réussite , avoient terriblement refroidi mon goût pour le voyage de *Greetna-Green* (2). Je revins sur mes pas ,

(1). Je n'ai pas vu cette personne.

(2) Village situé sur les bords de l'Écosse , où les mariages secrets se font.

persuadé que *Charlotte* avoit préféré se cacher dans les environs de *Londres*, jusqu'à l'instant de son raccommodement avec sa famille. La douleur que j'éprouve est incroyable, en songeant que je dois renoncer au bonheur de la posséder un jour. En vérité, mon ami, je l'aimois à la folie. Je suis un peu consolé par la certitude que mon malheur est partagé par *Sandish-l'Loyd*, &c. A propos de *l'Loyd*, mais je ne l'ai pas vu depuis des siècles; je veux le chercher. C'est une jouissance pour moi, de voir plusieurs êtres infortunés par la même cause qui m'afflige. Adieu, mon ami, écris-moi donc plus souvent. Serois-tu du nombre de ceux à qui les nouvelles connoissances font oublier les anciennes; j'espère que non.

William-ASTERN.

P. S. J'ouvre ma lettre pour te dire la plus étonnante des nouvelles : *Miss*

Bromley a fui avec l'horrible , le hideux *l'LOYD*. La mme nuit , à la même heure , on l'a vu monter en chaise , et son portier a entendu donner l'ordre au postillon de passer *Bruton-Street* , pour y prendre quelqu'un. Ses gens le croient en France. Le voyage n'a été décidé , que le même jour à huit heures du soir. Voilà de ces évènements que l'amour-propre ne peut supporter. Un *l'LOYD* préféré à ton ami ! Ah ! Quelle humiliante concurrence ! Vengeance , consolation des bons comme des méchans , vous serez la mienne. Demain , oui demain , tout le monde saura la véritable histoire de *Charlotte*. Sa famille en souffrira , sa mère en mourra ; ma fois , tant-pis pour eux , je serai vengé. Voilà à présent , le seul desir de ton enragé ami.

L E T T R E V I I I .

*De Miss Fanny Bromley à la right
hon. Lady Creven.*

ANGLETERRE.

de Rockwork-Hall:

AVANT de juger l'infortunée *Charlotte*, ma chère sœur, attendons à être instruites des raisons qu'elle eue pour agir comme elle l'a fait. Sa démarche est blâmable sans doute; je crois même qu'il est impossible qu'elle puisse jamais s'en excuser entièrement; mais, mon amie, une faute qui nous paroît énorme, tant que la cause nous en est inconnue, peut devenir légère par ses motifs. *Charlotte* a une mauvaise tête, mais son cœur est excellent; nous en avons en mille preuves. Je partage bien sincèrement le chagrin de maman et le vôtre. O ma *Louisa!* ne laissez

laissez pas un instant *Milady Bromley* abandonnée à ses réflexions ; ne vous en rapportez pas non plus au seul avis du Baron de W. il est connu pour un charlatan. Pourquoi ne pas appeler un de nos oculistes ? Monsieur B. par exemple mérite d'être préféré ; il est simple , modeste , et on le dit infiniment plus instruit dans son art que l'autre. Ayons pour maxime , ma chère sœur , de toujours douter du mérite de celui qui s'en croit beaucoup. Ne laissez prendre à maman aucune application. Que j'aime ce bon *Charles* , que je lui sais gré de ses soins , pour retrouver notre agneau égaré. Ah ! que *Charlotte* n'a-t-elle suivie sa première idée , de venir me joindre ; nous nous en serions tous mieux trouvés. Avec quel transport de joye je l'aurois reçue ; elle auroit partagée mes plaisirs et mes peines ; oui mes peines ; *Louisa* , j'en

éprouvé , et... mais à quoi bon vous en causer de nouvelles..... Ne vous alarmez pas , ma tendre amie , je puis me tromper ; la crainte donne de la vraisemblance même à ce qui n'en a pas. Le tems , je l'espère , détruira mes appréhensions , qui , en vérité , n'ont que de très-légers fondemens.

Nous sommes à *Rockwork-Hall* depuis quinze jours ; *Milady* m'avoit prévenue que nous emmènerions cinq ou six amis , sans compter monsieur *Graffy* , qui est regardé comme étant de la maison , puisqu'il y loge et y prend ses repas. Si j'eusse eu la permission de faire moi-même le choix de nos convives , presque tous ceux que nous avons eu auroient été exclus. Je dois dire à ma *Louisa* les raisons de mon dégoût , et je ne le puis mieux qu'en lui peignant les personnages. *Mistress Matthew* , femme de quarante

à quarante cinq ans , sera mon premier portrait. On la dit veuve d'un capitaine de vaisseau ; elle est l'amie de cœur de ma tante depuis vingt ans. Je ne parlerai pas de sa figure , qui n'a jamais dû , même dans son printems , mériter un éloge. Elle est tante de monsieur *Graffy* , et l'aime avec une tendresse sans borne. Il est la seule personne de qui je lui ai entendu faire des éloges ; son bonheur est la médisance , et son plaisir la calomnie. Son amie , sa chère *Milady Dempster* n'est même pas à l'abri de ses morsures venimeuses. Je l'ai entendue la tourner en ridicule un quart d'heure après en avoir reçu un service. Vous conviendrez , ma charmante sœur , qu'une femme de ce caractère n'est propre qu'à inspirer autant de haine que de crainte. *Miss Matthew* promet de profiter des exemples et des avis que sa mère lui donne : on pourroit

même espérer qu'elle la surpassera un jour. Déjà ses goûts sont tout-à-fait semblables ; à dix-sept ans *Elizabeth Matthew* est un prodige de méchanceté. Lorsque le salon n'offre point un champ assez vaste pour exercer son inclination , elle monte dans son appartement , appelle la femme-de-chambre de sa mère , et lui raconte , en multipliant , ce qui s'est dit pendant le dîner. Il vous faut une esquisse de cette aimable enfant : petite , grosse , noire , figure commune , visage plat , nez épaté , bouche large , front bas , grands yeux , sans expression. Telle est *Miss Elizabeth Matthew*.

Le *Major Owens* vient ensuite ; trois mots suffisent pour vous le faire connoître. C'est un homme sans caractère , sans esprit et sans figure. Un monsieur *Macdonel* , ami du *major* , petit être bien fat , bien laid ,

passant pour un plaisant, quoiqu'il ne soit dans le fait qu'un bavard impitoyable, est le favori de toute la société. J'ai réservé, pour conclusion de ma galerie, le portrait d'une femme que l'on ne peut connoître sans l'aimer, et que l'on peut aimer même sans la connoître. Vous en serez la preuve, ma *Louisa*, car avant de terminer la lecture de ma lettre, vous l'aimerez, j'en suis sûr. *Miss Fitz-Maurice* a trente-six ans, sa figure est le rendez-vous des traits les plus agréables; sa taille est haute et noble, son esprit vif et cultivé; voilà pour l'extérieur. Mais son cœur! mais son ame! il me seroit impossible de vous donner une juste idée de l'excellence de leurs qualités. Imaginez la bienfaisance sans ostentation, la générosité sans bruit, la bonté sans foiblesse, la sensibilité sans affectation, et vous serez encore loin

de la perfection de mon original. *Lucy Fitz-Maurice* a perdu ses parens lorsqu'elle n'avoit que quinze ans. Sa mère en mourant l'avoit laissée sous la garde d'une tante respectable. C'est à *Mistress Mahony*, que *Lucy* doit ses vertus et ses talens. Elle eut le malheur de la perdre lorsqu'elle n'avoit que vingt-cinq ans; alors elle avoit eu plusieurs occasions de s'établir avantageusement, mais ses principes s'opposoient à ce qu'elle épousât l'homme qui n'auroit pas été le choix de son cœur, et jusques-là elle avoit vécu dans l'indifférence. Bientôt un attachement qui durera autant que sa vie prit naissance. Elle a peu de fortune; son amant étoit le cadet d'une maison opulente, mais son arrivée tardive dans un monde qui n'est pas toujours juste, ne lui accorda qu'un lot très-médiocre: il fallut suivre les loix que dictoit la

raison. Le jeune homme épousa une riche héritière, et *Lucy* fit vœu de n'être jamais à celui qu'elle n'aimeroit pas, puisqu'elle ne pouvoit appartenir à celui qu'elle aimoit. Les premiers instans d'une aussi cruelle séparation ont été pénibles pour elle; mais le tems l'a un peu réconciliée avec son sort, au point même que vous la croiriez parfaitement heureuse, si de tems en tems un soupir, que la réflexion interrompt, et une larme que la raison essuie, ne vous ramenoit sur ses peines passées. Nulle liaison ne s'étoit encore formée entr'elle, et *Milady Dempster* : c'est même la première fois qu'elle s'est laissée mettre des voyages de *Rockwork-Hall*. C'est pour moi, c'est pour votre sœur, ma chère *Louisa*, que *Miss Fitz-Maurice* a surmonté l'espèce de répugnance qu'elle se sentoît à entrer dans la so-

ciété intime de ma tante. Nous nous étions rencontrées deux ou trois fois dans différentes maisons ; malgré la différence d'âge , quelque chose sembla nous dire que nous devons nous aimer. Félicitez-moi , *Louisa* , l'acquisition d'une amie est dans tous les tems un tres-grand bonheur ; mais dans la circonstance où je me trouve , c'est un bienfait dont je rends grace au ciel. Voilà une monstrueuse lettre que je vous écris , et pourtant je ne vous en demande pas pardon : c'est que je sais que vous avez autant de plaisir à me lire que j'en ai à vous écrire. Adieu ma chère et bonne sœur.

Frances BROMLEY.

LE T T R E I X.

De l'honorable Edmund Sandish à
Sir Richard Barry.

IRLANDE.

De Green-Street.

T E souviens-tu mon cher *Richard*
de cette charmante pièce que nous
avons vu jouer la veille de notre départ
de Paris ? Deux vers qui me conviennent
aujourd'hui peut-être mieux qu'à
Mondor la terminent ; les voici :

Expliquera morbleu les femmes qui
pourra ,
L'amour me les ravit , l'hymen me les
rendra.

L'auteur avoit bien raison , les
femmes sont inexplicables ; plaire et
séduire , voilà leur élément , leur

bonheur. N'espérez d'elles ni franchise, ni bonne foi ; leur promesse n'est qu'une fumée que le plus léger zéphir fait disparaître. Les adorer est une duperie ; les tromper est une justice. Je te vois d'ici ouvrir de grands yeux et courir alternativement de la signature de ma lettre à l'adresse ; tu ne peux croire qu'elle soit écrite par moi , et pour toi ; par moi , qui , quoiqu'ayant toujours été le moins fidèle de leurs adorateurs , n'ait jamais cessé d'être l'admirateur de leurs aimables qualités ; de moi qui blâmais ma légèreté , sans pouvoir la vaincre. Tu es surpris que je prenne pour mon confident , l'homme qui me faisait continuellement la guerre sur la bonne opinion que j'avois du sexe en général, l'homme qui ne cessoit de me répéter , que les mots *femme* et *perfidie* étoient synonymes , l'homme qui s'est toute sa vie fait un jeu de la

séduction. Eh, bien ! tu avois raison, et je n'étois qu'un sot. Tu lisois dans le cœur des femmes, lorsque je ne faisais qu'épeler sur l'enveloppe. Je suis dupe de ma crédulité ; je l'ai trop mérité, pour oser m'en plaindre ; mais du moins qu'il me soit permis de me venger. Me venger, eh de quoi ? eh de qui ? Je suis humilié des aveux qu'il faut que je te fasse. Ne me plaisantes pas, puisque je suis malheureux. D'après les dispositions tendres, et peu constantes que tu me connois, tu ne seras plus surpris, en apprenant qu'une semaine de séjour ici a suffi, pour chasser de mon cœur la jolie Mademoiselle *Furet*, et pour y placer un nouvel objet. *Mistress C...* de *Drury-Lane* fit tourner la tête de ton ami pendant plus de quinze jours. La durée d'un goût quine devoit être que passager, attendu le peu de mérite de l'objet, me fit craindre qu'il ne fût

enfin fixé. Que je me connoissois mal !
 une actrice , une folle , quand elle est
 belle , et qu'elle a un peu de talents ,
 peut exciter mon admiration , faire naître
 mes désirs , mais me fixer , impossible !
 La vue de *Miss Bromley* m'en donna
 bientôt la certitude . Ah ! que les sen-
 timents qu'elle m'inspira , dès le pre-
 mier instant que je l'aperçus , furent
 différents de ceux... ma foi de tous
 ceux que mon cœur ait encore ressenti .
 Épargnes-moi un portrait en détaillant
 ses charmes ; j'augmenterois mon cha-
 grin , mes regrets ; qu'il te suffise
 d'apprendre , qu'elle est mille fois plus
 belle que rien de ce que toi et moi avons
 jamais vu de beau sur la terre . Te dire
 où ja l'ai connue , combien de fois je
 l'ai vue , le sujet de nos conversations ,
 seroit abuser de ta patience , sans arriver
 au but proposé . Un seul de nos entre-
 tiens est nécessaire , pour expliquer le
 motif

motif de ma douleur. C'étoit chez la duchesse de C. . . . A notre dernière rencontre elle m'avoit dit qu'elle y seroit ; j'y arrivois le premier : une occasion de causer tête-à-tête se présenta ; je la saisie ; elle ne s'y opposa pas. Sa mère jouoit ; sa sœur conseilloit son mari ; personne ne nous observoit. Jusques-là mes yeux seuls avoient été les interprètes de mon amour : cette fois j'osois parler. *Mifs Bromley* m'écouta sans m'interrompre : à la fin son silence me surprit et m'inquiéta. Je la fixois ; des larmes tomboient sur ses joues de roses. J'allois lui en demander la raison, quant elle se leva précipitamment, et courut se mettre derrière sa mère. Quelques minutes après, elle se disposa à changer de place. L'attention que *Lady Craven*, sa sœur, mit à la considérer en fut sans doute la cause. Je la

joignis , et insensiblement je la ramenai aux sièges que nous avions déjà occupés. Je repris le sujet que ses pleurs avoient interrompu : même feu de ma part pour exprimer mes sentimens ; même silence et même immobilité de la sienne. J'insistai pour une réponse. Pas un mot. — Je le vois trop, *Miss*, je suis pour vous un objet de haine. — Oh ! non , s'écria-t-elle, en rougissant , et baissant ses beaux yeux. — Ce *non* m'avoit enivré de joie ; il me plaisoit presque autant qu'un *je vous aime*. — Vous me permettez donc d'espérer un tendre retour..... Dites un mot , un seul mot , et je suis le plus heureux des hommes..... Je la fixois ; j'attendois en tremblant une réponse que je croyois avoir deviné ; tout-à-coup elle se lève , puis se tournant vers moi , me dit , d'un air moitié tendre et moitié fâché :

Tout cela est inutile , je ne le puis pas. Vainement je fis mes efforts pour la retenir ; elle s'échappa , et fut s'asseoir à côté de sa mère. Mon trouble étoit si grand que je sortis pour en dissiper les traces. Mon intention étoit de rentrer , mais je me sentis indisposé , et je rentrais chez moi pour me coucher. Le lendemain la fièvre me prit ; elle augmenta tellement qu'on appela un médecin. Le bourreau me fit garder ma chambre pendant cinq éternels jours. Ma première sortie fut pour aller à *Berkley-Square*. Quel coup de foudre ! *Miss Bromley* étoit partie quatre jours auparavant pour l'*Irlande*, et sa mère étoit trop malade pour voir du monde. Anéanti par un événement si peu prévu , je marche sans savoir où je vais. Les plus noires réflexions enveloppoient mon esprit , lorsqu'une voix , que je reconnus pour

celle d'*Astern*, me demanda des nouvelles de mes amours. Ma douleur fit la réponse, et je le quittai. Un mal subit à la tête m'obligea à retourner chez moi, où je m'enfermai pendant trois jours, sans vouloir voir personne. Le quatrième, *Smith* força la porte. L'intérêt qu'il me témoigna sur ma santé, m'empêcha de le gronder. Nous causâmes : — A propos, me dit-il, savez vous une nouvelle bien étrange ? — Non ; — *Miss Charlotte Bromley* est partie avec ce vieux fou de *Loyd* ; ils sont allés se marier en France. Il auroit pu parler mille ans sans que je songeasse à l'interrompre. *Charlotte*, l'idole de mon cœur, à qui j'ai cru autant de vertus que de charmes, s'être fait enlever par un monstre, qui n'a de l'homme que les défauts. — Vous ne me dites rien : ne seriez-vous pas surpris de l'anecdote ? — Surpris ; Oh !

si !...? : oui..... je suis très-surpris.
 Mais peut - être c'est un faux bruit.
 En disant ceci, une lueur d'espé-
 rance se fit appercevoir, et j'osai me
 flatter qu'il y avoit une méprise.
Smith la fit bientôt cesser. — Je n'en
 saurois douter, je viens de le lire dans
 l'*Oracle* (1); et mais, je crois l'avoir
 dans ma poche.... justement.... Tenez,
 voilà l'article. — Voyons, dis-je dou-
 loureusement, en avançant la main
 pour recevoir l'arrêt de mon malheur,
 et je lus :

« *Miss Bromley* est partie mercredi
 » dix-huit de ce mois, à minuit trente-
 » six minutes, dans une chaise à quatre
 » chevaux, avec *Sir Basil l'Loyd* :
 » ils ont pris la route de France. Le
 « jeudi ils sont arrivés à *Calais*, et le
 » même jour ils ont été mariés par un

(1) Papier gazette.

» prêtre *irlandais*, qui se trouvoit,
 » par un heureux hasard être logé
 » chez le sieur *Dessain* ».

Je n'ai plus rien à ajouter ; tu sais
 tout : plains ton ami et aime-le toujours.

Edmund SANDISH.

P. S. Combien de tems compte-tu
 rester à *Dublin* ?

L E T T R E X.

*De Miss Fanny Bromley à la right
 hon. Lady Craven.*

ANGLETERRE.

De Rockwork-Hall.

VOTRE silence m'inquiète, ma chère
Louisa ; seroit-il arrivé quelques nou-
 veaux accidens ? Ah ! si maman est
 malade, ne me le laissez pas ignorer :
 nulle considération ne pourra m'arrêter.
 Deux minutes suffissent pour mes pré-
 paratifs : la troisième je suis en route.

Écrivez vite , ma sœur ; tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis : jugez-moi d'après vous. Dites ? pourriez-vous vivre dans des craintes perpétuelles , concernant un objet aussi cher et aussi digne de votre amour ? Et ma *Charlotte* , n'en avez-vous aucunes nouvelles ! Il est inhumain de me laisser dans l'ignorance de tout ce qui doit me causer les plus vives inquiétudes. Pardon , mon amie , mes reproches sont peut-être injustes : j'ai sans doute tort de vous accuser. Voilà l'effet de cette cruelle absence. . . . *Louisa* , écrivez-moi , ou faites-moi écrire par *Milord Craven*. J'ai bien des choses à vous dire , mais je ne le puis ; cette lettre doit partir sur-le-champ : répondez-y à la minute. Adieu , ma chère sœur ; vous savez comme je vous aime.

Frances BROMLEY.

L E T T R E X I.

De Sir William Astern à M. Conway.

FRANCE.

De Wigmort-Street.

HA , ha , ha , ha , ha Ha , laisse , moi rire : ha , ha , ha car , j'en étoufferois ; ha , ha , ha . . . Avant de te raconter la plus bouffonne , ha , ha , de toutes les aventures. Ha , ha , ha , ha , ha : ils ont été piqués par l'abeille , et moi j'en recueillerai le miel. Qu'on dise à présent qu'un valet libertin n'est pas un trésor pour un maître qui lui ressemble. J'ai tant de choses à t'écrire , mon cher *Edward* , que , sur mon honneur , je ne sais par où commencer. Avant tout , déchire à l'instant ma dernière lettre ; elle ne contient que de plates doléances. J'étois à

moitié fou lorsque je te l'envoyai : les tems sont bien changés ! Que d'évènement survenus en moins de trois semaines : allons au fait , car tu brûles sûrement de curiosité.

J'avois renoncé à tous mes projets de bonheur , pour me donner entièrement au plaisir de la vengeance. Un beau jour , on lut dans l'*Oracle* une petite anecdote de ma façon , qui , à ce que j'espère , ne fut pas du goût de tout le monde. On annonçoit *The Elopement* (l'enlèvement) de *Miss Bromley* , sa fuite en France , et son mariage à *Calais* , avec *Sir Bazil l'Loyd*. Tu juges bien que ma satisfaction n'eût été qu'ébauchée , si je n'avois pu jouir de la douleur de tous ceux que l'évènement intéressoit. Je vis *Sandish* , et lui parlai de la belle échappée. Il étoit triste , et je triomphai. Je vis *Craven* , mais il m'évita :

je vis le soir à l'opéra toutes les connoissances de *Charlotte* ; les femmes rioient , en chuchotant le nom de *Miss Bromley* ; les hommes en parloient hautement d'un air très-grave. Je rentrai chez moi , assez content de m'être vengé d'une coquette ; cependant une ou deux réflexions vinrent troubler ma petite joie. Si *Loyd* étoit parti seul , si *Charlotte* étoit effectivement allée en Irlande , le ridicule retomberoit sur moi ; le rédacteur seroit questionné ; on sauroit quelest l'auteur du paragraphe ; *Craven*, *Sandish* voudroient avoir satisfaction ; j'aurois de mauvaises affaires sur les bras. Ma foi , j'ai agis bien légèrement. Comment donc ? seroit-ce des remords que j'éprouve ? non , ce ne sont que des craintes mal fondées. *Loyd* est parti avec elle , c'est un fait ; j'ai découvert le secret ,

un peu plutôt qu'il ne l'auroit été : voilà tout , ainsi il n'y a pas grand mal Le plus doux sommeil a suivi ce colloque avec moi-même ; et le lendemain matin je ne songeois plus qu'au chagrin des autres. Pendant trois jours ce fut l'unique sujet de toutes les conversations. Je rencontraï quelques bonnes ames , qui me plainrent d'avoir aimer la plus inconséquente des femmes. J'affectois un air de candeur , en assurant que je ne croyois pas des bruits aussi défavorables à la vertu de *Miss Bromley*. — *Pauvre Astern* , me disoit *Mistress Blinford* , que je vous estime pour croire difficilement au mal. Cependant comme votre incrédulité pourroit prolonger vos chagrins , ne mettez pas en doute une chose que personne n'ignore. Ils ont été vus sur le chemin de *Douvres* , à trois milles de *Rocheester*. — A trois milles de *Rocheester* , *Mis-*

trefs Blinford , vous êtes sûre de cela.
 — Sûre , je vous dis qu'on les a vu.
 Ah ! pensois-je en moi-même , que
 n'est-ce un autre que cette femme qui
 me l'assure ! On commençoit à parler
 d'une aventure plus récente , lorsqu'un
 matin *Johnson* , mon coquin de valet ,
 me parla avec transport d'une jolie fille
 qu'il avoit eu le bonheur de voir la
 veille. — Où as-tu rencontré cette
 merveille ? — A *Paddington* , comme
 je revenois de *Stanmore* , où votre
Lordship m'avoit envoyé. Mon cheval
 avoit chaud ; j'avois très-soif , et je
 crus qu'une halte de trois minutes ne
 nuiroit point à ma commission. Pré-
 cisément , lorsque je descendois de
 cheval , la bête fit un saut de gaieté ;
 une jeune fille passoit , elle eut peur ,
 et fit un léger cri. Je sais trop ce que
 l'on doit aux dames , pour ne m'être
 pas hâté d'offrir mes services à la belle
 peureuse.

peureuse. Pour me remercier ; il a fallu qu'elle se tournât, qu'elle me regardât ; ces deux actions avoient fait revivre les roses sur un visage que la crainte avoit un moment auparavant décoloré. (Je ne crois pas que je te rende précisément les expressions dont *Johnson* s'est servi.) Malgré les plus vives instances, je n'ai pu obtenir la permission d'accompagner la charmante fille jusques chez elle. Elle m'a quitté avec une révérence qui n'étoit que polie. Oh ! oui, c'est bien *Johnson* qu'on renvoie de cette manière, et une jolie fille encore : je donne mon cheval en garde à un enfant, et je cours après la fuyarde. J'étois prêt à la rejoindre, lorsque je la vis entrer dans une petite maison, dont la porte donne dans un pré : elle ne m'avoit pas vu, et la porte est refermée sur-le-champ. Le lieu est très-isolé. Cependant je voulois

savoir quelques choses de ma divine inconnue : j'entre chez un jardinier ; je demande des fleurs. = Bien vu , m'écriai-je , des fleurs en plein champ dans le milieu de l'hiver. = Pardonnez-moi votre honneur (1) : il y avoit une *hot-house* (serre-chaude). J'achète un bouquet , et de question en question j'apprends que la petite maison , presque en face , appartient à une veuve , qui loue le premier en garni , et que ce premier est à présent occupé par une jeune dame , et sa femme-de-chambre ; que la maîtresse ne sort jamais , et qu'en général elles vivent très-retirées toutes les deux. — Sont-elles jolies , l'ami ? — Sur mon honneur , je ne puis vous dire si la dame est belle ou laide ; je ne l'ai jamais vue ;

(1) Titre que l'on donne aux seigneurs en Angleterre.

mais la femme-de-chambre, qui est venue m'acheter différentes choses deux ou trois fois, m'a paru assez drôlette : je revins prendre mon cheval, et rapporter la réponse de mon message à votre Lord Ship. Mais, ma foi, je n'ai pu dormir la nuit dernière ; il me sembloit toujours voir ses grands yeux noirs me regarder, et sa jolie petite bouche me sourire. — Tu ne sais donc pas ce que c'est que cette maîtresse. — Non, votre honneur ; mais je parierois qu'elle est belle. Car, quelle est la femme laide qui voudroit avoir une jolie suivante ? Le coquin a raison, c'est une règle presque générale. — Monsieur *Johnson* ? --- Votre honneur. --- Je vous ai toujours reconnu pour un drôle adroit, zélé. --- Votre honneur a bien de la bonté. --- Méritez-là, faquin, et que demain matin je sache si cette femme est digne de ma

curiosité. --- Mais votre honneur.
 --- Point de mais, une *guinea*, si
 l'information est bonne. Le lendemain
Johnson arriva d'un air triomphant.
 --- *Vivat*. Votre honneur, la belle in-
 connue sera à vous aussi sûr que la
guinea promise sera à moi. --- Elle
 est donc jolie ? --- Dix fois plus que
 sa soubrette. --- Où l'as-tu vue ? --- A
 l'église, il n'y a pas encore une heure.
 --- Voilà la *guinea*, et en voici une autre.
 mène-moi sur-le-champ à sa maison.
 --- Elles n'y sont pas encore retournées.
 --- Fais ce que je te dis, partons.
 Nous arrivions précisément comme elles
 rentroient ; mais juge. O ! juge de ma
 surprise, de ma joie ; c'étoit elle ; oui
 c'étoit *Charlotte Bromley* ; heu-
 reusement elle ne m'avoit pas vu.
 J'emène *Johnson*. --- Dix *guineas*,
 si tu peux me faire parler à la femme-
 de-chambre. --- Dix *guineas*, votre

honneur, attendez-moi ici cinq minutes, je vais commencer l'ouvrage. Je n'avois pas fait vingt pas, qu'il étoit de retour : vite, vite, votre honneur, elle est là chez le jardinier. Venez, vous pouvez lui parler; je n'aurai pas eu grand peine à gagner les dix *guineas*. --- N'importe, monsieur le fripon, tu les auras. Nous entrons chez le jardinier; la petite en sortoit avec une salade dans une corbeille : elle me voit, me reconnoît, et veut fuir. Je lui prends la main doucement. --- Demeurez une minute, *Betty*, votre maîtresse ne dîne pas encore. --- Ma maîtresse, *Sir William*; vous ne connoissez pas la maîtresse que je sers à présent : j'ai quitté *Miss Bromley* lorsqu'elle est partie pour l'*Irlande*. --- Pour l'*Irlande*, petite friponne, elle n'est donc plus à *Londres*? --- O mon dieu non, *Sir*

William. --- Jolie menteuse ; vous rougissez ; je ne puis vous croire. --- Cependant , c'est la vérité , elle est partie. --- Depuis que vous êtes ici donc ? car , il n'y a pas cinq minutes que je vous ai vues ensemble. La pauvre *Betty* ne savoit plus que dire. Croirois-tu , mon cher *Conway* , que c'est la première soubrette que j'ai eu autant de peine à gagner ; il m'a fallu la prêcher plus d'une demi-heure ; à la fin cinquante *guineas* pour elle , vingt-cinq pour son père , et dix pour son frère , m'ont fait surmonter toutes les difficultés. Elle m'a dit que sa maîtresse devoit lui envoyer porter le lendemain une lettre pour sa famille , à une petite poste de la cité , afin de dépayser les conjectures. Cette lettre me fut remise , et je t'en envoye copie. Je questionnai *Betty* sur les raisons que sa maîtresse avoit de se cacher ; elle

les ignore. N'est-il pas bien étonnant, que depuis qu'elle a quitté sa mère, elle n'ait vu personne ni reçu aucune lettre ? Sur mon dieu, je m'y perds. Quelle extraordinaire fille ! Convenis donc que je joue de bonheur ; un jour, un seul jour plus tard, cette lettre arrivoit à sa destination, et la fausseté de mon paragraphe étoit reconnu. Où diable peut être allé cet imbécille de *Lloyd* ? J'aurois parié mille *guineas* qu'il étoit le plus heureux des mortels, et c'étoit pour moi qu'étoit réservé un trésor que tous les hommes envient. Oai, *Edward*, *Charlotte* sera à moi, et me regardera comme son dieu tutélaire. Le tems te découvrira mes projets ; en attendant que tu sois plus au fait, souhaite-moi la patience et la prudence ; sans ces deux vertus, je pourrois retomber dans un abyme de malheur. Adieu, mon cher *Conway*, à toi pour la vie. *William ASTERN*.

L E T T R E X I I .

*(Annoncée dans la précédente , elle
n'est point arrivée à sa destination.)*

De Miss Charlotte Bromley , à la
Right honorable Lady Bromley , sa
mère.

M I L A D Y ,

LA tendre amitié que vous avez
toujours eue pour moi , n'aura-t-elle
pas éprouvé quelque diminution de-
puis l'époque de mon départ précipité
de la maison maternelle ? Lorsque
toutes les apparences me condamnent ,
ma chère maman m'aura-t-elle con-
servé son estime , sa tendresse ? L'obs-
curité de ma conduite dépose en ce
moment contre moi , et c'est de cette
obscurité dont j'espère recueillir le
plus grand fruit. Ce que j'ai fait sera

un jour approuvé par la meilleure des mères, même par ma chère, quoique sévère, *Lady Craven*. Laissons au tems le soin de découvrir un mystère que les circonstances m'obligent de garder. Je sais que maman est en bonne santé, que mes sœurs et *Milord Craven* se portent bien : ces informations sont les seuls plaisirs dont je me permette de jouir dans mon impénétrable retraite. Adieu, ma chère maman, c'est toujours avec la plus grande satisfaction que je me signe.

Votre respectueuse et tendre fille,

Charlotte BROMLEY.

L E T T R E X I I I.

*De Miss Fanny Bromley à la Right
honorable Lady Creven.*

ANGLETERRE.

De Rockwork-Hall.

ELLE est là trempée de mes larmes
cette lettre (1), que m'écrit ma chère
Louisa. Maman a totalement perdue
la vue, et il m'est défendu de voler
vers elle. Hélas ! si j'eusse été pré-
sente, peut-être que ce malheur eut
pu être évité. Pardon, ma sœur, je
sais que vos soins n'avoient pas besoin
d'être excités, mais vous aviez de la
confiance dans le talent de M. de W...
et moi je n'en avois pas ; j'aurois appelé
un autre oculiste, pour cette seule fois,
j'aurois osé désobéir aux ordres de notre
tendre mère. Elle se porte bien, dites-

(1) Cette lettre s'est trouvée perdue.

vous, et ne regrette que de ne pouvoir plus voir ses enfans. O ma digne, ma respectable mère! que ce regret a de charmes pour eux. Maman me prie, m'ordonne même de rester : elle le veut ; je me soumets, mais je l'avoue, cet acte d'obéissance coûte bien à mon cœur. Vous n'avez donc aucune nouvelle de *Charlotte* (I) ; son silence me surprends, m'afflige : sa lettre sembloit annoncer une correspondance. Je n'ai nul soupçon sur son honnêteté, sur sa vertu, mais je crains qu'elle n'ait été trompée ; sa bonne-foi lui aura fait croire à celle des autres. Il existe des gens bien méchants, ma *Louisa*. Avant de quitter ma famille, je ne croyois qu'à la vertu de mes semblables, aujourd'hui je dois avouer

(I) *Lady Craven* n'avoit point encore instruit sa sœur du paragraphe.

que cette vertu n'existe pas dans tous les cœurs. Dans ma dernière, je vous disois que j'avois beaucoup de choses à vous confier ; le long silence que j'ai observé avec ma meilleure amie, a coûté horriblement à mon cœur ; mais je ne voulois parler qu'avec certitude : il est si cruel d'accuser l'innocence. D'après quelques mots échappés à ma fidèle *Nancy*, je crus devoir me tenir sur mes gardes, avec l'homme dont la prudence sembloit m'avertir de me défier. Quelques coups - d'œil entre *M. Graffi* et *Milady Dempster* avoient accrues mes craintes, sans pourtant m'en laisser voir précisément le sujet. Notre départ de *Dublin*, dans une saison où tout le monde y arrive, ne pouvoit être un évènement naturel. La tendresse de ma tante pour moi ne paroissoit point assez vive, pour oser me flatter que je doive le sacrifice de

ses plaisirs uniquement à son amitié. Il devoit donc y avoir un motif. Quel étoit-il ? voilà ce qu'il me falloit découvrir, avant de faire naître les appréhensions de mes amis. Les premiers jours de notre arrivée à *Rockwork-Hall* se passèrent à s'examiner, s'étudier mutuellement. Je vous ai fait part de mes observations, au milieu de cinq ou six originaux qu'un même besoin de médire rassembloient. Que serois-je devenue sans l'amie que le ciel m'a envoyé ; c'est elle qui me fait trouver le bonheur parmi mes plus grands ennemies. A ce mot d'ennemie, je vous vois frémir ; tranquillisez-vous, mon amie, le danger n'est plus à craindre, quand la mine est découverte. C'est à *Miss Fitz-Maurice*, que je dois la connoissance du mystère d'iniquité que ma chère sœur va lire. J'étois vendredi dernier, lisant dans mon *dressing-room*

(cabinet de toilette) quand je fus interrompue par l'arrivée de *Lucy* ; sa contenance est ordinairement calme , je ne pus donc me tromper à l'émotion qu'elle s'efforçoit inutilement de cacher ; mes questions furent proportionnées à mon inquiétude qui étoit extrême ; mon tendre intérêt n'avoit qu'elle pour objet. Hélas ! je ne croyois gueres que c'étoit pour moi qu'elle trembloit. — Nous sommes mal ici , *Fanny* ; les éclaircissemens que vous desirez de moi ne doivent pas être entendus , prenez votre mantelet , votre chapeau , et allons-nous promener. Je m'enveloppe de mon mieux pour braver la rigueur du tems : elle en fait de même , et nous sortons. A une distance du château , suffisante pour ne pas craindre d'être interrompue , elle s'arrêta , et me dit avec fermeté : — *Fanny* , connoissez vous bien votre

tante? — Etourdie de la question, je ne sus que répondre. — Oh, *Fanny*, quelle horrible femme que *Milady Dempster*! Depuis votre arrivée en *Irlande*, on ne vous a donc rendu aucun compte de la fortune que votre oncle vous a laissé? --- Aucun; je n'y ai même pas songé. Seulement ma tante m'a dit que la terre où nous sommes faisoit partie de mon héritage. --- Avant de prendre aucun parti, écoutez la conversation dont j'ai été hier au soir témoin oriculaire. Il m'est arrivée, l'après dîner, une lettre à laquelle il falloit que je répondis sur-le-champ; je montai dans ma chambre: *Mary* étoit allée au bourg voisin me faire des emplettes, et étourdiement avoit emporté ma clef. Je n'osai pas aller chez vous: *Nancy* m'avoit dit, que vous sentant mal à la tête vous étiez jetée sur votre lit. --- Je

descendois donc fâchée de ne pouvoir répondre à ma lettre, lorsque je rencontrai la femme-de-chambre de *Mistress Matthew* ; je lui racontai mon embarras : elle m'offrit de m'ouvrir le cabinet de sa maîtresse , où je trouverois tout ce qui me seroit nécessaire pour écrire. J'acceptai, et j'y fus établie ; la fille ferma la porte du cabinet , et sortie. J'étois à peine assise , lorsque j'entendis arriver une voiture. Le cabinet donne sur la cour ; je m'avancai et vis descendre d'une chaise de poste un *monsieur* qui m'étoit tout-à-fait inconnu. Je vins reprendre ma plume , et continuai à écrire. Tout-à-coup j'entends ouvrir la porte de la chambre de *Mistress Matthew* ; je me lève pour lui faire mes excuses de mon indiscretion. J'allois ouvrir la porte vitrée du cabinet , lorsque la marche de plusieurs personnes , qui sembloient en-

trer avec précaution , excita ma curiosité. Je retourne doucement à ma chaise , et ne perds pas un mot du dialogue suivant.

Mistress Matthew , vous pouvez causer ici sans nulle crainte des importuns.

Milady Dempster. Eh bien ! *M. Fagan* , avez - vous vu votre confrère *Worth* , & accepte-t-il ma proposition ?

M. Fagan. En vérité , *Milady* , je n'ai point osé m'ouvrir à *Worth* : c'est un homme d'une vertu si rigide , que je suis convaincu , qu'en l'instruisant du projet de votre *Lady Ship* , il le détruiroit plutôt que d'y aider.

M. Graffiti. Je l'ai toujours pensé ainsi ; mais *Ann* est opiniâtre dans ses idées. (Cette *Ann* , ma chère *Fanny* , est l'honorable *Milady Dempster* : vous voyez que *Graffiti* la traite un peu familièrement.)

Mistress Matthew. Est-il donc besoin de le mettre dans la confiance? Il sera assez tems quand le mariage sera fait.

Milady Dempster. Sans doute.

Graffiti. Sans doute.

Fagan. Sans doute.

Le Major Owens. Sans doute.

Mistress Matthew. Vous m'avez promis de me lire le testament du défunt.

Milady Dempster. M. Fagan, en avez-vous la copie?

M. Fagan. Non, *Milady*, mais les articles me sont présents, comme s'ils étoient sous mes yeux. Que desirez savoir *Mistress Matthew*?

Mistress Matthew. L'article concernant les restrictions aux legs de *Milady* et ceux de *Miss Bromley*.

Fagan. *Milord Dempster* a laissé un revenu clair et net, soit en terres,

et autres biens, de vingt mille livres sterlings. Il laisse l'usufruit de la moitié à *Milady*, sa vie durant. A sa mort, cette moitié doit revenir à *Miss Frances Bromley* sa nièce, avec la première moitié, dont elle entrera en jouissance des fonds le jour de sa majorité, ou celui de son mariage; en attendant, messieurs *Worth et Fagan* seront tuteurs de la jeune personne, et veilleront à ce qu'elle ne puisse pas dépenser plus que les dix mille livres sterlings de revenu; dans le cas où *Milady Dempster* se remarieroit, les dix mille livres de rente lui seront ôtés, et il ne lui en restera que cinq cent, qu'on lui payera par quartier; le surplus reviendra à *Miss Bromley* sur-le-champ.

Mistress Matthew. Le vieux fou est jaloux même après sa mort.

Milady Dempster. Vous voyez à présent la nécessité de cacher mon

mariage avec votre neveu. Continuez
M. Fagan.

Fagan. Dans le cas où *Miss Bromley* se marieroit avant sa majorité, contre le gré de ses tuteurs, sa fortune sera réduite à deux mille livres sterlings de revenu, et sa portion échoira au fils unique du colonel *O'Relly*, le neveu de la première femme de *Mylord*. Le reste du testament contient différens legs indifférens au sujet que nous traitons.

Graffiti. Mais, monsieur *Fagan*, pour le mariage en question, je crois que votre aveu peut suffire.

Fagan. Le mort s'est expliqué : l'aveu des deux tuteurs.

Le major Owens. Et vous pensez que *Worth* le refusera? *Fagan.* Sans aucun doute, si la violence est nécessaire. Gagniez *Miss Bromley*, et je vous garantie le consentement de mon confrère.

Graffi. Mais alors, monsieur *Fagan*, vous ne pouvez raisonnablement compter sur les mille *guineas* de récompense : cette somme considérable doit servir à payer un grand service. Si tout le monde consent, il ne nous coûtera que le prix médiocre d'un contrat de mariage.

Mistress Matthew. allons, monsieur *Fagan*, osez quelques choses pour obtenir ces mille *guineas*. Tenez, je vais vous faire un pont d'or, si l'affaire réussit. Je dois recevoir deux mille *guineas* : vous êtes veuf, sans enfans, je vous donne ma fille en mariage, et la moitié de la somme qui m'est promise. *Fagan.* *Mistress Matthew* s'y prend de manière à ne pouvoir rencontrer d'obstacle. La main de *Miss Elizabeth* me décide : accordez-moi quinze jours pour réfléchir, et je répons du succès.

Ici, ma chère *Fanny*, se termina la confédération. Tout le monde sortit, j'en fis autant une minute après, ne voulant pas qu'on sut que j'avois entendu ces horribles complots. = Que faire, mon aimable *Lucy*? --- rien d'ici a quelques jours, nous en avons quinze avant de craindre aucune hostilité; ce tems suffira pour décider le parti que vous devez prendre. --- Devinez, vous, mon amie, qui est le mari qu'ils prétendent me donner? --- Le *major*, ou son ami --- *Macdoneld*; --- lui même. -- Dieu me préserve d'un pareil malheur. Mais, dites moi, qui peut vous faire croire qu'il soit question d'un de ces deux hommes! l'initiation du *major* dans le secret. A quoi bon le lui avoir confié; s'il ne devait être un des acteurs! -- vous avez raison; eh bien, mon amie, je m'abandonne entièrement à votre prudence, et promets de suivre

vos avis aveuglement. Nous rentrâmes sans qu'on se fût aperçu de notre promenade. A l'heure du dîner je mis la plus grande attention à étudier les visages : je remarquai plus de joie que de coutume ; ils se réjouissoient d'avance de la ruine de leur innocente victime. *Milady Dempster* ne m'a jamais témoigné tant de bonté , monsieur *Graffi* me prévient avec le plus grand zèle ; *Mistress Matthew* s'est presque entièrement abstenue , les trois jours derniers , de parler mal de son prochain : sa fille me caresse ; le major a doublé de politesse , et *Macdonald* ne me quitte pas plus que mon ombre. Il est clair que ce dernier est l'objet du choix de l'infamale assemblée. *Miss Fitz - Maurice* m'a interrompue , pour m'avertir qu'il venoit d'arriver un exprès de la part de *Fagan*. --- C'est sûrement pour

quelques choses de pressé, a-t-elle ajouté, car l'homme est venu à cheval, et a fait remarquer aux gens que la bête et lui étoient en nage, afin, a-t-il dit, qu'on rendit compte à *M. Fagan* qu'il avoit exécuté ses ordres avec exactitude. *Milady* a fait prier *Mistress Matthew*, et le *major* de passer sur-le-champ chez elle; ils y sont, et j'accours, ma chère *Fanny*, pour vous dire que ceci doit hâter le parti qu'il faut absolument prendre. Il est indispensable que nous quitions *Rockwork-Hall* cette nuit. Nous arriverons à *Dublin* dans la matinée, et nous irons descendre chez votre tuteur *Worth*; c'est lui que nous devons consulter avant toute chose: je vais donner mes ordres à *Mary*. A une heure du matin nous trouverons une chaise de poste prête à nous recevoir. Je la ferai tenir à la distance d'un demi mille

mille du château. Ainsi, disposez-vous le plus promptement possible ; votre *Nancy* et ma *Mary* seront seules dans notre secret. Je vous quitte pour aller essayer de faire quelques nouvelles découvertes. Voilà, ma bonne et aimable sœur, l'amie que le ciel m'a envoyée. Sans elle, que seroit devenue votre *Fanny* ? Je frémis du sort qui m'attendoit. Adieu, ma chère sœur, à mon arrivée à *Dublin*, vous saurez ce qu'aura décidé monsieur *Worth* du sort de votre fidèle amie.

Frances BROMLEY.



Tome I.

I

L E T T R E X I V.

La même à la même (En continuation).

ANGLETELRE.

De Dublin.

NOTRE projet a complètement réussi, ma sœur : à neuf heures, nous entrâmes dans *Dublin*, et de suite nous fûmes chez monsieur *Worth*. On nous dit qu'il étoit dans son lit, malade ; que cependant il alloit un peu mieux ; mais que la veille au matin, il avoit été si mal, qu'on l'avoit cru mort pendant plus de deux heures. (Voilà sans doute le motif de l'envoyé extraordinaire de *Fagan*). Nous demandâmes à parler à *mistress Worth* ; elle nous reçut fort bien, sur-tout lorsque *miss Fitz-Maurice* m'eut présentée, sous le

titre de la pupile de son époux. — Monsieur *Worth* est assez bien en ce moment, nous dit-elle, pour que je puisse aller lui annoncer une visite qu'il desire, et attend depuis longtemps. Elle nous quitta, et revint presqu'au même instant nous dire, que son mari étoit prêt à nous recevoir. Elle nous conduisit dans l'appartement du malade, et se retira. — Approchez *miss Bromley*, dit monsieur *Worth*; pourquoi n'ai-je pas eu le plaisir de vous voir plutôt? — J'ignorois, monsieur, que j'eusse le bonheur d'être votre pupile, et sans l'amitié de *miss Fitz-Maurice*, je n'en serois point encore instruite. — Quoi! *Fagan* ne vous l'a pas dit? — Je ne l'ai jamais vu. — O *milady Dempster*, vous êtes toujours la même! — Permettez, dit alors *Lucy*, que je répande un

peu plus de clarté dans cette affaire ; le hasard m'a mise au fait de plusieurs circonstances , dont vous devez être instruit. Alors elle lui raconta ce qu'elle avoit entendu du cabinet de *mistress Matthew* , et finit par l'arrivée de l'express envoyé par *Fagan*. — Il apportoit sûrement la nouvelle de ma mort ; mais le ciel n'a pas voulu permettre qu'une jeune et innocente fille perdît le seul protecteur qu'elle ait en ce moment. Demeurez chez moi , *miss Bromley* , et regardez-vous-y comme dans votre propre maison. Je vais m'occuper de vos intérêts , ne craignez rien des machinations de *milady Dempster* ; laissez-moi le soin de punir les méchans , comme ils méritent de l'être. — N'oubliez pas , monsieur *Worth* , que *milady Dempster* fut la femme de mon oncle , de mon bienfaiteur. —

En ce moment, *miss*, je ne la regarde plus que comme celle de monsieur *Crafty*. — Par grace, *miss Bromley*, laissez agir l'ami de *milord Dempster*. Il sonna, et fit prier *mistress Worth* de venir. — Voilà, lui dit-il, une jeune amie que je vous présente, aimez-la comme votre sœur; elle est nièce d'un homme qui m'a toujours été cher; ce titre lui donne des droits sur mon éternel attachement. — A présent que vous voilà établie en maison sûre, me dit *Lucy*, permettez que je retourne chez moi; nous nous verrons souvent; j'ose espérer que *mistress Worth* voudra bien ne pas regarder l'amie de *miss Bromley* comme une étrangère. Après des politesses mutuelles, *miss Fitz-Maurice* nous quitta. Monsieur *Worth* se porte beaucoup mieux; on espère qu'il

sera demain en état de se lever ; sa première sortie sera pour aller chez monsieur *Fagan*. Je desirerois bien que tout pût s'arranger à l'amiable ; la vengeance n'est pas un sentiment nécessaire à mon cœur. Que je ne voye plus les monstres qui avoient juré ma perte, et je leur pardonne. -- *Mistress Worth* est une très-aimable personne, elle est jeune et sensible. Monsieur *Worth* étoit resté veuf avec deux filles en bas âge, lorsqu'un de ses amis mourut dans les Indes, et n'eût laissé pour tout bien à une fille de dix-neuf ans, qu'une jolie figure et une éducation cultivée : elle fut amenée en Angleterre par un ami du défunt ; monsieur *Worth* la vit par hasard, et apprenant qu'elle étoit la fille d'un de ses camarades de collège qu'il avoit toujours aimé, il proposa sa main à

l'orpheline. Depuis cinq ans qu'ils sont mariés, *mistress Worth* s'est conduite de manière à mériter l'amour de son mari, l'amitié de ses enfans, et l'estime de tout le monde. Adieu, ma chère *Louisa*; si vous m'avez écrit à *Rochworh-Hall*, j'espère que votre lettre me sera envoyée ici. J'ai écrit à *milady Dempster*, que je la priois de me faire parvenir chez monsieur *Worth*, tout ce qui me seroit adressé au château: le porteur de mon billet m'a rendu pour unique réponse, que *milady* avoit dit que cela étoit bon. Adieu encore; assurez maman de mon respectueux attachement, et recevez la répétition de mon éternelle amitié.

Frances BROMLEY.

LETTRE X V.

De Sir William Astern à M. Conway.

FRANCE.

De Wigmore-Street.

Miss Bromley se croit libre , et elle est ma prisonnière ; elle ne fait pas un pas sans être suivie par un double Argus , elle ne dit pas un mot qui ne me soit rendu , elle n'écrit pas une lettre qui ne me soit remise ; c'est un triomphe pour moi , mais je n'en jouis qu'à moitié , puisque tout le monde l'ignore ; cependant je n'ose pas parler , une indiscretion détruiroit l'édifice ; d'ailleurs ne suis-je pas comme *Tantale* ? Une jeune et jolie créature est sous mon pouvoir ; et quoique je l'aime à la fureur , il ne m'est pas

permis de me montrer à elle, je ne puis même la voir qu'à la dérobée par le moyen de *Betty* : je suis informé de l'heure et du moment où elle sort ; alors je me cache derrière un mur à moitié bâti qui avoisine sa maison, et de là je considère cette taille svelte et flexible, ce port noble et majestueux, cette démarche aisée et pleine de grace ; bientôt le détour d'un chemin la dérobe à ma vue : que fait alors ton pauvre ami ? Transi de froid, il souffle de toutes ses forces dans ses doigts gelés, il se promène à grands pas dans un petit espace, veillant avec soin à ne pas perdre l'instant du retour, maudissant souvent la longueur du service ; à la fin j'aperçois la divinité : alors mon âme toute entière passe dans mes yeux, car en revenant,

je puis voir la moitié d'une figure céleste ; elle rentre , et moi j'accours chez moi réchauffer un corps que la chaleur du cœur n'a pu empêcher de se morfondre. Combien de temps durera cette comédie ? Je l'ignore ; mais je commence à être diablement las de ma patience ; si je savois où conduire mon infante , je ferois le héros de roman , un bel et bon enlèvement termineroit l'anecdote ; mais que la peste m'étouffe, s'il me reste trois pieds de terre de propriété... et le petit lutin ne seroit en sûreté que chez moi ou chez un ami. Si tu voulois, *Conway*, me prêter, pour cette magnifique expédition, ton château dans le *Yorckshire*, je crois que j'oserois tenter l'aventure ; réponds-moi vite, et si tu consens, joins à ta lettre un ordre

pour ton concierge de *Swampy-Grove*.
Adieu , mon cher *Edward* , je suis
toujours ton sincère ami.

William ASTERN.

LETTRE XVI.—

Du Right honorable Lord Craven à
Miss Fanny Bromley.

IRLANDE.

De Berkley-Square.

Louisa me charge, ma chère sœur,
d'une commission bien pénible ; elle
est un peu incommodée, et ne peut
elle-même vous instruire du triste évé-
nement qui a répandu la douleur dans
tous nos cœurs. Ma tâche est si cruelle
à remplir, que je ne sais en vérité pas
si j'en aurai le courage. Rassemblez
tout le vôtre pour me lire, aimable

Fanny ; n'oubliez pas sur-tout qu'en perdant une amie , il vous en reste plusieurs qui vous aiment. L'excellente *milady Bromley* n'est plus. Ce qui peut servir à modérer votre chagrin , est la certitude qu'elle doit trouver dans un autre monde la récompense due à toutes les vertus qu'elle a pratiquées dans celui-ci. Sa mort a été aussi douce qu'on pouvoit la lui désirer ; nulle peine , nulle agonie n'a précédé son éternel départ ; son dernier soupir sembloit être seulement l'annonce d'un sommeil paisible ; sa figure , toujours l'emblème d'une conscience sans reproche , n'avoit souffert aucun changement ; nous lui parlions encore , quand elle ne nous entendoit plus. L'être juste , en quittant la vie , a l'air de partir pour un voyage de peu de durée. La dernière parole de
milady

milady Bromley a été pour bénir ses enfans. Ne murmurez pas, *Fanny*, contre la volonté d'un Dieu toujours bon, même quand il nous afflige. *Louisa* perd autant que vous ; ses regrets sont grands, mais la raison lui impose la loi de se soumettre ; les nuits qu'elle a passées auprès du lit de sa mère, sont seules cause du dérangement de sa santé, qui, j'espère, sera bientôt rétablie ; son premier soin sera d'écrire à sa chère *Fanny*. Adieu, ma sœur, vous connoissez l'attachement inviolable de votre

Charles CREVEN.

LE T T R E X V I I.

*De l'honorable Edmund Sandish à
Sir Richard Barry.*

IRLANDE.

De Green-Street.

Ils s'étonnent tous que je fuye les plaisirs ; ah ! c'est qu'ils ne savent pas que la blessure de mon cœur est incurable. Le tems, ce grand ami des malheureux , qui ordinairement allége leurs peines, semble au contraire aggraver les miennes. J'ai toujours entendu dire aux gens sensés , que l'amour ne pouvoit subsister sans l'estime. Venez me trouver , messieurs les raisonneurs, et vous apprendrez votre condamnation. Certainement je ne puis estimer *miss Bromley*, et cependant je l'aime plus

que jamais. Pourquoi donc la nature se plaît-elle à prodiguer ses plus précieux dons à la figure, qui n'est souvent qu'une fausse enseigne d'un bon cœur? Cent autres l'ont dit avant moi; il manque à la perfection de l'homme, que l'on puisse lire dans ses yeux ses vertus ou ses vices. Que de maux cette sage précaution du créateur eût prévenus! A coup sûr, si je n'eusse cru *miss Bromley* aussi bonne que belle, je ne l'aurois point aimée; et si je ne l'avois point aimée, je ne serois pas le plus malheureux des hommes. Mais à quoi bon mes plaintes, à quoi bon murmurer d'un mal que l'on ne peut guérir? Je n'ai pas pris la plume pour t'ennuyer par l'énumération de mes peines; mais bien pour t'engager à m'accompagner dans un voyage en Suisse, que je me propose de faire ce

printems. Si tu acceptes, nous pourrions partir dans les derniers jours d'avril. Adieu, mon cher *Richard*; je suis ton ami à la mort et à la vie.

Edmund SANDISH.

LET T R E X V I I I .

De Miss Fanny Bromley à la Right honorable Lady Creven.

AN G L E T E R R E .

De Dublin.

C'EN est donc fait, ma chère *Louisa*, je ne la verrai plus, et je n'étois pas là pour recevoir sa bénédiction, pour recueillir son dernier soupir. *Louisa*, vous savez ce que nous perdons; une mère comme la nôtre étoit un présent du ciel, il ne peut être trop regretté;

le temps pourra peut-être amortir la vive douleur que je ressens en ce moment; mais jamais, jamais je ne perdrai le souvenir de sa tendresse, de ses vertus. *Charles* me marque qu'il me reste des amies, je le sais, de bonnes amies, *Louisa*, *Lucy*, *messieurs Worth*, peut-être *Charlotte*, toutes vous m'aimez autant que je vous aime; mais, ma sœur, l'amour d'une mère pour ses enfans ne sauroit être remplacé, même comparé; je ne serai jamais chérie comme je l'étois par *milady Bromley*. Adieu, ma chère *Louisa*; ma tête est foible, je ne me sens pas bien, il faut que je vous quitte; recevez l'assurance de mon sincère attachement.

Frances BROMLEY.

L E T T R E X I X.

De Sir William Astern à M. Conway.

F R A N C E.

De Wigmore-Street.

TA lettre et ton ordre, mon bon *Edward*, sont arrivés à tems : quelques jours de plus, et l'oiseau s'échappoit. *Betty* m'avoit averti que *Charlotte*, qui sans doute commençoit à s'ennuyer de sa retraite, avoit décidé d'aller joindre sa sœur en *Irlande* : l'argent lui manquoit, mais l'imagination des femmes n'est jamais en défaut, elle avoit emporté avec elle quelques bijoux de prix qu'une de ses tantes lui avoit *bequeathed* (légnés) : elle chargea *Betty* de trouver un juif qui voulût lui prêter une centaine de

guineas sur ces objets : elle ne vouloit pas les vendre : une belle consent difficilement à se défaire de ce qui ajoute à ses charmes. La commission me fut donnée : je pris les bijoux , et trouvai aisément à emprunter deux cents livres sterlings dessus : elle n'en vouloit que cent : je gardai les cent autres pour aider aux dépenses dont elle sera la cause. Ta lettre me fut remise précisément lorsque *Charlotte* faisoit les préparatifs de son départ. — *Bravo* , me dis-je , je n'aurai que la peine de gagner les postillons , et quand elle arrivera à *Swampy-grove* , elle se croira au moment de son embarquement. Il restoit une difficulté à surmonter : *miss Bromley* vouloit absolument se déguiser , et aller elle-même prendre des informations sur la santé de sa mère , et celle de sa sœur *lady Creven* : il falloit , à

tel prix que ce fût, empêcher cette démarche qui auroit tout gâté: *milady Bromley* est morte, et peut-être sa fille eût rencontré *her burial* (son enterrement) à la porte de l'hôtel. Hier matin, c'étoit le soir qu'elle avoit résolu d'aller à *Berkley-Square*. *Betty*, en revenant de faire une commission, lui dit qu'elle venoit de rencontrer *Prudent*, le cocher de *milady Bromley*, qui lui avoit appris qu'il avoit été renvoyé, et que *milady* étoit partie huit jours auparavant pour *Montpellier*, le médecin ayant ordonné ce voyage pour achever la guérison des yeux de *milady*. (Tu remarqueras, *Conway*, que la bonne dame est morte aveugle: mais ma *Charlotte* ignoroit cet accident survenu à sa mère depuis sa retraite). Ceci ôta toute idée à *miss Bromley* de sa visite nocturne,

et lui fit hâter son départ : il fut fixé par elle à vendredi prochain : c'est après demain : j'ai fait partir un homme ce matin, il étoit porteur de ton ordre pour notre réception, et des miens, pour que tout fût disposé de manière à ce que la chère captive ne puisse s'échapper dans le cas où elle en auroit la fantaisie : ce qu'entre nous je crains un peu. A mon arrivée à *Swampy-Grove*, tu recevras des nouvelles de ton serviteur et ami,

William ASTERN.

L E T T R E X X.

Du même au même. (En continuation).

F R A N C E.

De Swampy-Grove.

LA date de cette lettre te prouve que mes projets ont réussi. Tu brûles de

savoir les détails de l'aventure, n'est-ce pas ? Le moins que je puisse faire pour celui qui m'a rendu un service important est de satisfaire sa curiosité ; m'y voici. *Charlotte* avoit ordonné qu'une chaise de poste à deux fut à sa porte le vendredi à six heures du matin ; les préparatifs étoient faits, l'hôtesse payée ; ma charmante se mit en route avec son infidèle *Betty*. J'étois moi-même dans une voiture semblable ; nos conducteurs avoient le mot ; le mien se tint toujours à une distance suffisante pour ne pas donner de soupçon, dans le cas où *Charlotte* auroit aperçu ma chaise, mais nous n'eûmes aucune crainte de ce genre, la pauvre petite étoit toute confiante, elle ne voulut pas s'arrêter avant d'arriver au port ; sa voiture étoit remplie de provisions. Rien de remarquable ne s'étant

passé sur la route , je franchis vite l'intervalle , pour te conduire au sujet intéressant. Lorsqu'il fut question de quitter la grande route , *Charlotte* demanda au postillon , pourquoi il prenoit un chemin de traverse ? Il répondit , suivant la leçon qu'il avoit reçue , que c'étoit le plus court de plus de quatre milles , et que d'ailleurs on ne pouvoit passer la nuit sur la grande route sans danger , attendu qu'il y avoit beaucoup de trous qu'on ne pouvoit éviter que de jour : elle se contenta de cette raison , et referma sa glace. Il étoit à-peu-près minuit , lorsque nous entrâmes dans ton avenue : je me mourois de peur qu'elle n'aperçût les deux rangées d'arbres , qui , même la nuit , forment une ombre visible : l'adroite *Betty* l'entretint alors d'un sujet si intéressant pour son cœur , qu'elle ne

vit pas même une branche. En entrant dans la cour, des lumières la surprirent : elle s'adressa encore au postillon : — Mes chevaux ont besoin de boire, je vais leur en faire donner. — Ceci est donc une auberge ? — Oui, madame, et il entra dans la maison. Alors la femme de ton concierge vint à la portière proposer à madame de descendre pour se chauffer : — Il y avoit précisément un bon feu dans une chambre qu'une dame qui partoît dans l'instant venoit de quitter : il ne faudroit pas plus de tems à madame pour prendre une tasse de thé, qu'au postillon pour boire un pot de bierre : d'ailleurs les chemins qu'on alloit trouver étoient si mauvais, qu'il étoit nécessaire de laisser un peu souffler les pauvres chevaux : cette dernière raison prévalut : *Charlotte* consentit à descendre. On avoit eu la précaution

précaution d'arrêter à la petite porte qui conduit à un escalier dérobé, pour éviter la première surprise de *miss Bromley* à la vue de ton superbe vestibule. [C'est une fine commère que madame ta concierge : je parierois bien que ceci n'est pas la première aventure de ce genre qui lui soit tombée sous la main.] *Charlotte* fut conduite dans une petite chambre du pavillon de gauche : elle se mouroit de froid, et ne pensa alors qu'à se chauffer. On apporta du thé, elle en prit, et mangea de bon appétit : elle parloit déjà de partir, lorsque *mistress Master* vint prévenir madame, qu'un des chevaux étant déferré, il falloit différer de se mettre en route jusqu'au matin. — N'y a-t-il donc pas un maréchal dans ce village? — Notre auberge est la seule maison qu'on puisse trouver dans

l'espace de plus de trois milles. - Je suis fâchée de cet empêchement, mais je veux absolument repartir avant six heures : descendez, *Betty*, et recommandez au postillon d'être exact, je doublerai son pour-boire à la première poste. -- Le lit fut préparé, et en moins d'une demi-heure elle fut couchée : *Betty* eut un lit dans un cabinet à côté. Le pour-boire promis par ma généreuse prisonnière, fut amplement payé par ton serviteur. Je m'accommodai du petit parloir, en face de sa chambre à coucher : j'y fis mettre un lit, et je me couchai. Il étoit à peine six heures, lorsque *Betty* vint frapper à ma porte : — *Sir William, sir William*, ma maîtresse est habillée, et prétend partir dans la minute. — *Betty*, le tems de la feinte est passé, il n'y a plus à reculer : retournez près d'elle, et

laissez-moi faire : sur-tout efforcez-vous de jouer au naturel la surprise, la douleur, le désespoir, la colère même : il ne faut absolument pas que *Charlotte* se doute de notre intelligence : dites-lui que l'hôteesse vous a assuré que tout seroit prêt dans moins d'une demi-heure, je me charge du reste. Alors, j'écrivis à *Charlotte* ce que tu vas lire.

Billet à miss Bromley.

« MISS,

» CELUI que vous avez flatté de quel-
» que retour, et que vous avez ensuite
» trahi par la moins excusable de toutes
» les conduites, n'a pu cesser de vous
» adorer : son bonheur vous met aujour-
» d'hui sous son pouvoir, mais il n'en
» usera que pour vous prouver qu'il
» vous respecte autant qu'il vous aime ».

L 2

Je chargeai *mistress Master* de porter ce billet à *miss Bromley*, et de me rendre l'effet qu'il auroit produit ; un quart d'heure après ma messagère vint me retrouver : *lord bless me* (le seigneur me bénisse), *sir William*, je crois que votre *lord Shyp* avoit trempé la lettre dans du fiel : ce petit ange qui paroissoit douce comme un agneau, depuis la lecture de ce papier, est devenue pire qu'un démon ; elle crie, menace, se tord les bras, jure que l'on ne peut la retenir de force, qu'elle veut partir, qu'elle partira malgré moi, et tout le monde. — Tout doucement, ma belle enfant, lui ai-je dit, avec tout le respect que votre *lord Shyp* m'avoit recommandé, nous n'avons pas reçu des ordres pour rien : on n'a point envie de vous faire du mal, mais croyez-moi, ma chère dame,

perdez l'espoir de quitter cette maison tant qu'on me chargera de vous y retenir. — Quels sont vos droits ? Qui vous les a donnés ? — Un jeune seigneur qui vous aime, et me paye : je me suis alors souvenue de la défense que votre *lord Shyp* m'avoit fait de le nommer. — Dites à celui qui vous a chargé de l'abominable commission de me faire sa prisonnière, que je le hais autant que je le méprise. *Betty* alors a interrompu sa maîtresse par des lamentations qui ont pensé me faire rire ; la fripponne est presque aussi adroite que moi. Ah ! pour tromper, je garantis que nous en valons bien deux autres. Pour terminer, *sir William*, *miss suchone* (une telle), à propos il me faudroit savoir son nom ? — *miss Charlotte*. — *miss Charlottes*'est donc mise à pleurer, et m'a ordonné de sortir de

sa chambre ; j'ai obéi , et me voilà.
 — Cela est très-bien , *mistress Master* ;
 à-présent conduisez-moi dans le château,
 que je choisisse un appartement plus
 convenable pour ma belle maîtresse.
 Le tien , mon cher *Edward* , me parut
 tout-à-fait propre à mes projets ; j'oc-
 cupe celui que tu réserves pour tes bons
 amis ; une simple cloison sépare les deux
dressing-room ; (cabinets de toilette)
 pour peu qu'on élève la voix , on peut
 entendre de l'un ce qui se dit dans l'au-
 tre. Il n'étoit rien moins qu'aisé de
 décider *Charlotte* à aller prendre pos-
 session d'un nouveau logement. Avant
 de faire aucune démarche , je voulus
 avoir un entretien particulier avec
Betty jusqu'à l'heure du dîner , elle
 n'avoit osé quitter sa maîtresse qui
 avoit absolument refusé de laisser entrer
mistress Master apportant le déjeuner.

Vers les cinq heures du soir j'entendis ouvrir la porte, et vis sortir *Betty*; aussi-tôt les verroux se refermèrent; *Betty* m'apprit que *Charlotte* n'avoit aucune idée que je fusse l'auteur de son enlèvement. — Il paroît même, continua *Betty*, qu'elle soupçonne monsieur *Sandish*, car, dès que *mistress Mastera* eu quitté la chambre ce matin, elle s'est écriée avec l'accent de la plus vive douleur : ô *Sandish*, *Sandish*! ce n'est pas ainsi que je vous avois jugé; à-présent je ne vous crains plus, non, un cœur aussi corrompu ne peut être dangereux pour moi. Ah! grand dieu! que ne vous ai-je connu plutôt? Dis-moi, *Con way*, conçois-tu rien à cette étonnante fille? Sur mon ame, elle est toute énigme pour moi; un jour sans-doute nous en aurons le mot: en attendant je vais profiter de son

erreur pour rendre mon rival odieux ;
 et bâtir mon bonheur sur ses ruines.
 Dans ma première, tu apprendras le suc-
 cès de mes ruses. J'en reviens aux moyens
 qu'il falloit employer pour la faire chan-
 ger d'appartement : celui qu'elle oc-
 cupoit n'étoit commode, ni pour elle,
 ni pour moi : d'un instant à l'autre je
 pouvois être découvert, et alors c'eût
 été le plus grand des malheurs : *mistress*
Master que j'appellai, me tira d'em-
 barras : — Laissez-moi faire, *sir Wil-*
liam, dans une heure *miss Charlotte*
 sera la première à demander une autre
 chambre. — Faites donc, *mistress*
Master, je vous donne toute liberté.
 Au bout de quelques minutes, j'entendis
 parler assez haut sous mes fenêtres :
 celles de la chambre de ma jolie pri-
 sonnière donnent, comme tu sçais,
 sur le même endroit : je m'approche,

et vois *mistress Master* en discussion avec son mari. — Comment, disoit celui-ci, *miss Charlotte* n'a pas mangé de la journée. — Non, répondit sa femme, elle n'a pas voulu me laisser entrer quand je lui portois ce matin à déjeuner. — Insensée, avez-vous donc oublié la trappe du corridor qui conduit à sa chambre? il falloit passer par-là. — Je n'ai pas osé, crainte de lui faire peur. — De lui faire peur, sotté que vous êtes! Fait-on peur aux gens, en voulant les empêcher de mourir de faim? Eh bien, moi, je n'y ferai pas tant de façon; et cette nuit, quand elle sera endormie, je me glisserai tout doucement dans sa chambre, et poserai sur sa table une poularde, du vin, et des fruits. Ici finit le colloque qui eut tout le succès attendu. *Betty* fut envoyée à *mistress Master*, pour la prier de lui

donner une autre chambre, se trouvant très-incommodément dans la sienne : la demande fut accordée, et la belle craintive fut sur-le-champ conduite à l'appartement choisi par moi. J'oubliois de te dire que *mistress Master* avoit mis pour condition, que *miss Charlotte* consentiroit à prendre quelque chose : elle accepta du thé qu'elle prit dans sa nouvelle demeure. Il paroît qu'elle a passé la nuit assez tranquillement ; car *Betty*, que je viens de voir, m'a assuré que sa maîtresse ne lui avoit pas parlé depuis l'instant qu'elle étoit entrée dans son lit. Mes affaires, comme tu vois, *Edward*, sont en assez bon chemin : partages ma félicité, et ne doutes pas de mon inviolable amitié. Adieu.

William ASTERN.

L E T T R E X X.

*De la Right honorable Lady Creven &
Miss Fanny Bromley.*

I R L A N D E.

De Berkley-Square.

On assure, ma chère *Fanny*, que *Charlotte* est en France: j'ai obtenu de *mylord Creven* que le voyage que nous projettons d'y faire cet été seroit avancé; ainsi nous partons dans deux jours. C'est à Paris qu'il faut m'adresser votre réponse. Mon amie, ma sœur, voilà bien long-tems que je n'ai reçu de vos nouvelles. Que de choses vous devez avoir à me dire! Quel monstre que cette *milady Dempster*! Mon oncle a dû être bien malheureux avec une pareille femme. Cette *mistress Mas-*

ter mérite bien d'être son amie ; la même ame habite ces deux corps pétris du limon le plus bourbeux. *Lord Creven* connoit ce *Crafti*, il l'a même fait sortir de la maison de sa mère , où il s'étoit impatronisé pendant son absence , et il commandoit en maître. Son projet étoit sans doute d'épouser *milady Creven*, comme il a fait depuis *rady Dempster*. Il paroît qu'il avoit un goût décidé pour les veuves de qualité. Le *major Owens*, et son protégé *Macdoneld*, sont deux scélérats dont le ciel devoit purger la terre. Que j'aime *miss Fitz-Maurice* ! Que j'estime monsieur *mistress Worth* ! Le nombre des méchants est grand , trop grand pour la tranquillité du monde , mais ce dernier n'est pas tellement corrompu qu'il ne s'y trouve encore quelques bons. Heureux celui qui ne rençontre dans son chemin

chemin que de ceux-là. Adieu, ma chère *Fanny*, laissez-moi croire que vous m'aimez autant que je vous aime.

Louisa CREVEN.

P. S. Mon *Charles* baise vos belles mains.

LET T R E X X I I.

De Miss Fanny Bromley à la Right honorable Lady Creven.

F R A N C E.

De Plaesant-Sight.

Oh! oui, ma *Louisa*, j'ai beaucoup de choses à vous dire : il faut que je prenne mon récit lors de mon arrivée chez monsieur *Worth*. Quatre jours après, mon aimable tuteur fut en état de se faire porter en chaise chez monsieur *Fagan* : il débuta par lui demander à qui la femme de monsieur *Crafty*

Tome I.

M

prétendoit marier *miss Frances Bromley*? *Fagan* fut anéanti de la question : il essaya de répondre , mais il ne lui fut possible que de balbutier quelques mots inintelligibles. Monsieur *Worth* eut pitié de son terrible embarras : et pour lui donner le tems de se remettre , il prit son porte-feuille , et feignit de chercher pendant plusieurs minutes : à la fin il en tira un grand parchemin , et dit en le lui montrant : — Ceci , monsieur *Fagan* , est une copie du testament de *milord Dempster* , vous devez en avoir une semblable. — Je l'ai , monsieur *Worth*. — Ainsi , vous savez aussi bien que moi à quelle condition sa veuve pouvoit jouir de la moitié du revenu qu'il a laissé? — Oui , monsieur *Worth*. — *Milady Dempster* , en se remariant à monsieur *Crafty* , s'est volontairement frustrée de l'excédent de cinq cents

pièces (1) par année. — Sans doute, monsieur *Worth*, si *miss Bromley* a le cœur assez dur pour user de tous ses droits. — Il n'y a point de *si* dans le testament de *milord Dempster*, monsieur *Fagan* : d'ailleurs *miss Bromley* n'est pas majeure, et c'est à ses tuteurs à faire valoir ses droits : c'est un devoir, monsieur *Fagan*. — J'en conviens, monsieur *Worth*. — Et vous le remplirez, n'est-ce pas, monsieur *Fagan*? — Je voudrais qu'il me fût possible de servir les deux parties sans commettre d'injustice. — Ce palliatif ne peut avoir lieu dans l'affaire en question : les volontés d'un testateur doivent être exécutées à la lettre ; nulle considération d'amitié ou d'intérêt ne peut prévaloir ; c'est mon mot, monsieur

(1) La pièce équivaut au louis d'or de France.

Fagan : quel est le vôtre ? --- Il faut bien que je sois de votre avis ; cependant si vous vouliez considérer , monsieur *Worth* , que voilà une femme de qualité accoutumée à l'opulence , réduite à la misère , ou à-peu-près. --- Cinq cents pièces peuvent suffire à *mistress Crafty*. --- En vérité , monsieur *Worth* , il est bien dur de perdre. --- les mille *guineas* qui vous étoient promises , n'est-ce pas , monsieur *Fagan* ? Cessons de feindre , je sais tout : vous , *Crafty* , *mistress Matthew* , sa fille , (dont la main vous fut offerte) le *major Owens* , et *Macdoneld* , deviez tous partager les dépouilles de notre pupile. -- La foudre tombant en éclats sur la tête de *Fagan* l'eut moins épouventé , que ne le fit le discours de monsieur *Worth*. Quel parti prendre ? Celui de tout scélérat qui se voit découvert : il se jetta aux pieds de l'honnête *Worth* , et

implora sa clémence. Mon généreux tuteur n'abusa pas de son triomphe. --- Quittez cette humiliante posture, monsieur *Fagan* : ce n'est pas moi que vous avez offensé ; mais je connois le cœur de *miss Bromley*, elle vous pardonnera ; donnez-vous la peine de passer demain chez moi ; là nous terminerons les affaires de notre pupile, et celles de *mistress Crafty*. Il sortit, laissant le malheureux coupable réfléchir sur l'instabilité des choses de ce monde. Lorsque monsieur *Worth* me rendit compte de cette conversation, je le suppliai de me permettre d'ajouter cinq mille pièces aux cinq cents de *mistress Crafty* : il s'y refusa d'abord, mais à la fin il céda à mes instances, et il fut décidé qu'on lui laisseroit en outre la jouissance d'une jolie maison à *Dublin*, et celle d'une petite terre située à vingt-cinq milles de la ville. La présence de mou-

sieur et de *mistress Crafty* étant nécessaire pour terminer cette affaire , je priai monsieur *Worth* de me permettre d'aller passer un mois à la campagne avec *miss Fitz-Maurice* , qui devoit partir le lendemain. Il vit que je redoutois de me trouver avec *mistress Crafty* , et acquiesça à ma demande. Nous partîmes , et je suis depuis trois semaines dans un petit paradis. *Placant-Sight* n'est point une terre ; vous ne trouvez là ni un vaste château , ni un immense parc : c'est tout uniment une jolie maison de campagne, simplement, quoiqu'élégamment meublée , un jardin charmant où l'utile et l'agréable sont réunis ; et une large pelouse , voilà les seules dépendances de cet agréable lieu. Je voudrois bien qu'il me fût possible de vous donner une idée de la vue magnifique que vous offrent de tous côtés des châteaux , des rivières , des prai-

ries, des montagnes; on seroit presque tenté de croire que tout cela a été créé pour l'embellissement de *Plaesant Sight*. Ajoutez à la peinture que je viens de vous faire la société d'une femme infiniment aimable, et vous serez persuadé que je n'épargnerai aucune prière pour engager monsieur *Worth* à me laisser passer l'été ici. Je desirerois fort que *mistress Worth* acceptât l'invitation que *Lucy* lui fera de venir partager notre solitude. Puisqu'on vous a dit, ma chère amie, que *Charlotte* est allée en France, n'avez-vous donc pu apprendre le motif de son voyage, et les raisons de son silence? Il existe une obscurité dans sa conduite qui m'afflige au-delà de l'imagination. Pourquoi s'être éloignée d'une mère tendre qui la chérissoit? Pourquoi promettre d'écrire de tems en tems, et ne pas avoir donné une seule fois de ses nouvelles? Pour-

quoi se cacher de ses amies, de ses
 sœurs? O *Charlotte, Charlotte!* vous
 auriez bien des réponses à faire aux
 questions de la raison. Vous m'avez
 mandé que monsieur *Sandish* étoit lui-
 même dans la plus grande affliction ;
 donc il ignore où elle est. Je n'ai jamais
 entretenu un doute que ma sœur fût
 aussi vertueuse que belle ; sa tête lui
 aura fait faire une sottise, mais cette
 sottise ne touche rien à l'honneur ; enfin,
Louisa, si vous avez le bonheur de
 rencontrer la chère fugitive, ne perdez
 pas un instant pour me l'écrire. Adieu,
 ma sincère amie, je suis pour toujours
 votre entièrement dévouée,

Frances BROMLEY.

LETTRE XXIII.

*De sir William Astern à monsieur
Conway.*

FRANCE.

De Swampy-Grove.

Le voilà donc découvert ce secret que je desirois tant d'apprendre. Heureux *Sandish*, que dis-je, heureux, non il ne l'est plus, elle le méprise déjà, bientôt elle le haïra. En vérité, mon ami, je n'eusse jamais pensé que la vertu d'une femme pût la conduire à sa perte. Si ma *Charlotte* avoit été comme les trois quarts de son sexe, elle seroit encore dans le sein de sa famille, et ton ami n'auroit pas en ce moment le suprême bonheur d'habiter sous le même toit avec l'adorable *miss Bromley*. Par qui, me diras-tu sans-doute, as-tu

donc été instruit de tant de particularités ? --- Par elle , *Edward* , par elle-même. Une lettre remise à *Betty* pour être portée à la poste du village voisin m'a tout appris : lis la copie ci-jointe , et tu en sauras autant que moi. *Charlotte* est sur mon âme une étrange créature : je m'attendois qu'il me faudroit appeller un médecin , car un enlèvement n'a jamais lieu , sans que la belle enlevée n'ait , ou ne feigne d'avoir une maladie suivie d'un délire ; mais ma charmante est au-dessus de ces petites simagrées : elle se porte à merveille , et mange passablement bien. *Betty* dit qu'elle est toujours triste , et qu'elle pleure souvent. *Mistress Master* n'a encore pu obtenir d'entrer dans sa chambre : *Betty* reçoit à la porte tout ce dont elles ont besoin : sa suivante lui a proposé plusieurs fois de descendre dans les jardins : — Non ,

non *Betty*, mon parti est pris, je ne
 sortirai d'ici que pour retourner dans les
 bras de ma famille. Cette résolution n'est
 guères de mon goût: car entre nous, mon
 ami, je mène une vie diablement triste,
 et qui n'est point du tout dans mon
 genre. Hier j'ai passé une partie de la
 journée, l'oreille appuyée contre la
 cloison qui nous sépare, et malgré les
 soins de *Betty* pour faire parler sa jolie
 maîtresse, je n'ai pu entendre que quel-
 ques soupirs: deux ou trois *ô that*
god might help my unhappy self,
 (puisse dieu me secourir), et autant
 de *my misfortune is my own work*.
 (mon malheur est mon propre ouvrage).
 Puis un silence si long, si long, que
 ma patience s'en est enfin lassée; et
 j'ai quitté la place en maudissant l'iné-
 galité du partage. Hélas! j'ai tant ren-
 contré de bavardes dans ma vie, qu'il
 m'est arrivé plus d'une fois de désirer que

toutes les femmes fussent muettes : aujourd'hui je suis puni par où j'ai pêché ; mon souhait est accompli , lorsque je regrette de l'avoir jamais fait. Si du moins elle consentoit à se promener ! Je la verrois : mais être privé de tous les plaisirs à la fois , cela est trop affreux pour ton ami.

William ASTERN.

L E T T R E X X I V .

De miss Charlotte Bromley à miss Fanny Bromley , sa sœur.

[*Cette lettre a été interceptée*].

QUEL mouvement agitera la douce et aimable *Fanny* , lorsqu'elle reconnoitra l'écriture de l'infortunée *Charlotte* ? Sera-ce celui de la pitié , où celui de la colère ? Ma chere sœur , je suis bien malheureuse ,

malheureuse ; mais j'en prends le iel à témoin , je ne suis pas coupable. Ma fuite vous aura fâché , vous aurez blâmé une démarche dont le motif vous étoit inconnu. Le tems et les réflexions m'ont prouvé que j'avois fait une faute ; mais une faute n'est pas un crime , et ce dernier seul mérite une punition éternelle. Je vais vous faire ma confession : les replis les plus cachés de mon cœur vous seront déployés. Mon amie , ma *Fanny* , votre ame fut toujours portée à la clémence : je vous ai vue pardonner même aux coupables : votre innocente *Charlotte* peut donc espérer la même faveur. Envoyez ma lettre à notre respectable mère que j'ai offensée sans le vouloir : le seul désir de lui prouver ma tendresse , et mon obéissance , m'a conduite dans l'abîme de douleur où je suis tombée.

Quoique vous fussiez déjà partie ,

Tome I.

N

lorsque j'eus le malheur de faire con-
 noissance avec l'être le plus séduisant :
Louisa ne vous a sûrement pas laissé
 ignorer les soins particuliers que je reçus
 de monsieur *Sandish* : malheureusement
milady Bromley le vit avec des yeux
 prévenus : je m'aperçus avec chagrin
 qu'il déplaisoit à ma famille autant
 qu'il. *Fanny*, un tremblement
 me saisit, hélas ! c'étoit donc un crime,
 puisque je n'ose l'avouer : ma sœur,
 il ne fut plus question de cette indiffé-
 rence dont *lady Creven* me faisoit tant
 de plaisanteries, j'aimois et ne pou-
 vois me le dissimuler. Tous les symp-
 tômes de l'amour, je les reconnus
 dans mon cœur, et pour qui ? pour
 un homme que ma van regardoit comme
 un fou, un écervelé : il ne faisoit
 pourtant que d'arriver d'un long voyage
 en Italie, et en France : on ne le con-
 noissoit pas, et on le jugeoit avec tant

de rigueur. Pardonnez, oh ! la meilleure des mères : votre tendresse, votre expérience vous avoit fait deviner que *Sandish* ne devoit pas être le choix de votre *Charlotte*. Où la prudence lisoit des défauts, je ne découvris que des qualités : mes yeux alors ne voyoient que par mon cœur. L'antipathie de maman pour ce jeune homme sembla s'accroître tous les jours : hélas ! mes sentimens en sa faveur firent les mêmes progrès : *Sandish* chercha, et trouva l'occasion de me déclarer sa tendresse, car il m'aimoit aussi, *Fanny*, du moins il le disoit : ô ma sœur, que le pouvoir de cet impérieux amour est absolu ! Malgré moi, oui malgré moi, je fus contrainte d'écouter ses aveux ; je voulois fuir, je ne le pus : une force invincible sembloit me retenir. Avec quelle apparente sincérité il me jura un attachement éternel : la sim-

plicité de ses expressions sembloit être le garant de leur vérité : j'écoutois avec transport la répétition de ce que je sentoits pour lui : tant qu'il parla, mon ame entière avoit passé dans mes oreilles : mais il attendoit une réponse, et je sentis bien que je ne devois pas la lui faire. L'idée du chagrin que mon silence alloit lui causer fit couler mes larmes ; il les vit, et m'en demanda le motif avec un son de voix si touchant, que je ne pus empêcher mes yeux de se lever sur les siens, il répéta la question : honteuse de ma foiblesse, j'eus le courage de me lever, de m'en éloigner ; un instant après il me ramena à la même place, et continua ses instances pour obtenir une reponse : je ne la fis point, *Fanny*, il ignore qu'il fût et sera le seul être qui m'aura rendue sensible. En rentrant je vis le mécontentement peint dans la contenance de

maman ; ma sœur même me traita plus froidement qu'à l'ordinaire ; je passai la plus cruelle des nuits. Après le plus strict examen sur mes sentimens, je sentis l'impossibilité de surmonter un penchant déjà si fort, tant que je serois à portée d'en voir l'objet ; il me paroissoit aussi très-difficile de cacher ma tendresse à celui qui l'avoit fait naître, et qui sûrement ne laisseroit échapper aucune occasion pour m'arracher mon secret. L'absence pouvoit seule rendre à mon cœur sa primitive tranquillité ; je le croyois alors, il falloit donc quitter la maison maternelle ; en restant je ne pouvois éviter la dangereuse rencontre de *Sandish*. La pureté du motif qui me faisoit agir ferma mes yeux sur l'impropriété de ma démarche ; cependant à l'instant de partir, la frayeur s'empara de tout mon être. -- Que penseront maman, mes sœurs, mes amies ?

L'idée de laisser une lettre sur mon secrétaire me reconcilia avec moi-même, et me parut obvier à tout. — On ne me croira pas coupable, pensois-je, puisque je dis que je ne le suis pas. Bientôt je serai guérie d'un amour qui me tourmente, et alors je reviendrai ; je dirai mes raisons, et l'on m'approuvera. *Betty* qui m'a accompagnée, ne sçait que la moitié de mon secret, elle a cru et croit encore que je ne me suis mise dans la retraite que pour me guérir du trop grand penchant que j'avois pour les plaisirs ; et que sentant que la vie dissipée que je menois pourroit nuire à ma santé, je m'étois imposée la loi de ne voir personne pendant quelques mois. Par le moyen de *Betty*, je louai un petit appartement à *Paddington*. Toutes les semaines j'envoyois *Betty* prendre des informations sur la santé de maman,

de ma sœur, et de *milord Creven*. Je n'ai osé écrire qu'une seule fois, ne sachant en vérité quelle raison donner pour mon absence. Je ne sortois jamais que pour aller à l'église, et toujours le visage tellement caché par mon chapeau, que je ne puis concevoir comment il a pu..... Mais n'anticipons pas sur les évènements. Il y avoit trois mois que je vivois dans cette entière séquestration du genre humain, et je ne sentoisi aucun changement dans mes sentimens; ce malheureux penchant envahissoit toutes mes pensées; il étoit clair que l'absence ne m'avoit été d'aucun secours. Que falloit-il donc faire? Retourner à *Berkley square*, c'étoit courir au danger; rester où j'étois; à quoi bon, puisque j'étois toujours la même. L'espoir qu'un peu de dissipation seroit un meilleur remède; me donna l'idée de vous aller

trouver? mais je n'avois pas assez d'argent ; *Betty* qui par hazard avoit emporté mes bijoux , trouva à emprunter cent guineas dessus. Je fixois mon voyage pour un jour prochain , et je partis avec ma femme de chambre.

(1) Ainsi donc l'homme que j'avois cru vertueux, n'est qu'un hypocrite , un méchant ; il a détruit lui-même le charme qui m'attachoit à lui ! Qu'il est méprisable l'être qui se fait un jeu de tromper : le malheureux n'ose paroître à mes yeux , le pourroit-il sans mourir de honte , ma chère *Fanny* ? J'ignore le nom du lieu où le monstre me retient prisonnière ; mais j'espère qu'il ne vous

(1) Pour éviter d'ennuyeuses répétitions , on renverra pour les détails de l'enlèvement de *miss Bromley* , à la Lettre XX de *sir William Astern*.



sera pas impossible de vous en instruire, ses biens devant être connus. Chargez *milord Creven* de prendre des informations. Ceci pourra retarder l'instant de ma liberté; mais si dans l'intervalle je puis trouver l'occasion de m'échapper de cet horrible château, je la saisirai avec empressement. *Betty* doit examiner la situation des jardins: la pauvre fille partage mes chagrins. Qu'il est doux de pouvoir déposer ses peines dans le sein d'une amie sensible. Adieu, ma chère *Fanny*, plaignez, et aimez la trop malheureuse

Charlotte BR O M L E Y.

L E T T R E X X V.

*De miss Fanny Bromley à la Right
honorable lady Creven.*

F R A N C E.

De Plaesant-Sight.

IL ne manque plus ici que la présence de ma chere *Louisa*, pour rendre mon bonheur complet. La charmante *mistress Worth* est avec nous depuis une semaine, et son mari a promis de nous la laisser jusqu'au 15 de juillet. Depuis ma dernière lettre nous avons reçu quelques visites des familles du voisinage, il n'y en a qu'une dont *miss Fitz-Maurice*, se propose de cultiver la connoissance : c'est un monsieur *Kellermann*, un *hollandois*, et ses deux filles. Il paroît que des

affaires de commerce l'ont appelé en Angleterre ; le pays lui a plu ; il a fait vendre tous ses biens en Hollande , et vient nouvellement d'acheter la terre de *Jalwood* , qui étoit en vente depuis la mort du propriétaire. Monsieur *Kellermann* est un homme de quarante - cinq ans , d'une figure agréable , et d'une société douce ; quoique très-riche par son industrie , il n'a point l'orgueil des parvenus. Son esprit , sans être précisément celui d'un savant , est cependant assez orné pour pouvoir tenir sa place sans mal-adresse , dans les conversations de tous les genres. Il a perdu sa femme , il y a quatre ans , et comme il l'aimoit beaucoup , il fait naître souvent les occasions d'en parler avec avantage. Sa fille aînée *miss Kellermann* , est à-peu-près du même âge que moi ; elle n'est pas ce qu'on peut appeller une jolie personne , mais elle a tant de grâce

et d'amabilité, qu'on la préférera à une plus belle. *Miss Éléonor*, sa sœur cadette, est en tout une superbe fille, grande, bien faite, les plus beaux traits du monde; joignez à cela un grand nombre de talens, et un esprit cultivé; voilà, ma chère sœur, les seuls détails que quelques jours de connoissance me permettent de vous donner. Faites bien attention que je n'ai fait que parler de l'extérieur; il faut plus de tems pour décider des qualités du cœur que des beautés de l'ame; souvent au bout de plusieurs années d'étude, nous ne sommes pas plus avancés que le premier jour, je dis en général, car il y a des êtres favorisés du ciel qui n'ont besoin que d'un coup d'œil pour être connus et appréciés: telles sont ma *Louisa*, *Lucy* et *mistress Worth*

J'entends, je crois, le bruit d'une voiture qui entre dans la cour

Oui,

Oui, je ne me trompe pas, une visite sans doute, ô qui que ce soit, je ne quitterai point ma sœur pour des importuns. On entre dans ma chambre, c'est *Nancy* — monsieur *Worth*, *miss*, — mon tuteur — oui *miss*, il amène avec lui un beau jeune homme que *miss Fitz-Maurice* a paru recevoir avec plaisir. -- Vous a-t-on chargée de venir m'appeller? — O mon Dieu, non, ils sont tous si occupés du nouveau venu que mais j'entends quelqu'un monter, c'est *James*; ne venez-vous pas chercher *miss Bromley*, *James*? — Oui, monsieur *Worth* demande si *miss* veut lui faire le plaisir de descendre. — Dans la minute, *James*; dites que je n'ai plus qu'un mot à écrire; vous voyez, ma bonne sœur, qu'il faut absolument que j'obéisse aux ordres de mon tuteur, je ne fermerai pas ma lettre avant de vous avoir dit

quel est ce nouveau visiteur que *Nancy* qualifie de beau jeune homme.

Continuée à minuit.

Nancy avoit raison, ma sœur, ce jeune homme est vraiment très-bien, et ce qui me plaît le plus en lui, c'est qu'il a l'air de l'ignorer. Il est impossible de joindre plus de modestie à plus d'agrémens. Mais enfin, qui est-il, s'écrie sans doute impatiemment ma chère *Louisa*? Je vous en demande pardon: mais en vérité, je n'en sais pas un mot: monsieur *Worth* me l'a présenté sous le nom de *Andrew Williamson*, et sous le titre de son ami intime. Il n'eut pas été, ce me semble, convenable de faire des questions au sujet d'un étranger; d'ailleurs que m'importe, mon tuteur l'annonce comme son ami; cela doit me suffire pour

l'estimer. Au reste, il paroît que *Lucy* en fait beaucoup de cas ; tout cela parle pour lui , en total l'addition de sa personne ne peut qu'ajouter des plaisirs dans notre petite société. En voilà assez sur ce sujet : passons à des événemens , qui surement vous étonneront autant que moi même ; *miss Elisabeth Matthew* est aujourd'hui *mistress Fagan* ; le même jour a vu aussi le mariage de *mistress Matthew* avec le *major Owens*. On dit qu'en dépouillant le serpent de sa peau , on lui ôte tout son venin ; puissent ces deux femmes , en perdant leur nom, perdre aussi leur poison ! Ce vœu doit être celui de tous les bons cœurs ! Les deux couples sont allés passer l'été avec monsieur et *mistress Crafty* : j'ai toujours remarqué que les mechans préfèrent la société de leurs semblables. Bon soir, ma chère *lady Creven* ; *Nancy* m'avertit que la pen-

(172)

dule dit une heure : il est tems que nous goûtions l'une et l'autre le repos que la nature prescrit. Je vous embrasse comme je vous aime.

Frances BROMLEY.

P. S. Mes sincères compliments à *milord Creven*. N'avez-vous rien appris de *Charlotte*?

LETTRE XXVI.

*De la Right honorable lady Creven
à miss Fanny Bromley.*

IRLANDE.

De Paris.

O ma chère *Fanny*, qu'est devenue notre sœur ? Pauvre *Charlotte*, serois-tu perdue sans retour ? Il n'est plus tems de vous rien cacher, mon amie ; je ve-

nois ici pour y trouver l'infortunée que je croyois mariée; mais nous avons tous été trompées, par quelques méchants sans doute; il y en a tant dans le monde. Mais je ne m'apperçois pas, qu'en voulant vous instruire de tout, je ne vous dis rien, et ne fais que redoubler votre inquiétude. Vous vous rappelez, lorsque je vous fis part de la fuite de *Charlotte*, et de la lettre qu'elle avoit laissée, quelques jours après nous lûmes dans un papier public qu'elle étoit partie pour la France avec *sir Basil l'LOYD*, et qu'ils s'étoient mariés n arrivant à *Calais*. La crainte de vous affliger nous engagea à vous cacher cette désagréable nouvelle, que nous ne fîmes pas connoître à *milady Bromley*. Etonnée de ne point entendre parler de *Charlotte*, je décidai *Charles* à venir lui-même vous en informer. Le lendemain de notre arrivée ici, je fus à

l'opéra ; la première personne que je rencontre est *sir Basil*, je m'empresse de lui demander des nouvelles de ma sœur ; il paroît surpris, nous nous expliquons, et j'apprends, non pas sans plaisir, que les bruits qu'on avoit fait courir n'avoient nulle espèce de fondement. *Sir Basil* étoit parti de dépit de se voir préférer monsieur *Sandish* ; il n'a depuis ce tems ni vu, ni entendu parler de *Charlotte*. Où donc est-elle ? A qui nous adresser pour la ravoir ? Étrange, mille fois étrange fille ! Sa *Betty* est partie avec elle, aucune n'a reparu. Comme nous voila ici, *milord Creven* est d'avis que nous y restions quelques tems : il m'a présentée à toutes les connoissances qu'il y a faites dans son premier voyage. Les dames françaises sont très-aimables, et je ne suis réellement pas fâchée que mon mari ait eu l'idée de passer un

mois ou deux dans cette charmante ville.... On me remet à l'instant votre lettre, ma chère *Fanny*, je vous félicite de tout mon cœur du bonheur dont vous jouissez : vous en êtes digne, mon amie, ainsi c'est une justice du sort. Tout le monde vous aime, rien de plus naturel. D'après tout ce que vous me dites de favorable de monsieur *Andrew Williamson*, je ne suis point étonnée de l'amitié qui le lie à votre respectable tuteur. Ce qui vous plaît *le plus* en lui, dites-vous, c'est qu'il joint la modestie aux agréments : certainement c'est une qualité rare, et je désire ardemment que vous conserviez long-tems dans votre charmante société ce beau jeune homme. Adieu, ma chère bonne petite sœur, je suis comme toujours votre véritablement attachés

Louisa CREVEN.

LETTRE XXVII.

*De l'honorable Edmund Sandish à sir
Richard Barry.*

IRLANDE.

De Neufchâtel.

JE suis sincèrement fâché, *Richard*, que les maudites affaires qui te retiennent à *Dublin*, nous ayent privé, toi d'un voyage agréable, et moi d'un compagnon que j'aime. Tu t'attends peut-être que je te ferai les détails des beautés d'un pays qui mérite la curiosité et l'admiration des voyageurs. Mon ami, mon esprit est encore loin du calme, et de la tranquillité propres à pouvoir faire une relation : je vois toutes les beautés que la nature a libéralement prodiguées

ici, avec cet étonnement stupide qui ne tient rien du plaisir : si j'étois dans les déserts de *Sybérie*, je regarderois de même, sans pouvoir peut-être faire de différence. O mon cher *Barry*, mon pauvre cœur est toujours bien malade; il faut un long tems avant de guérir une blessure profonde : cette gaité dont tu te plaisois à me féliciter, a disparu pour ne revenir jamais, et cette légèreté que les femmes me reprochoient, que je me reprochois moi-même, qu'est-elle devenue? O *miss Bromley*, vous m'aviez rendu le plus constant, le plus fidèle de tous les hommes: je vous aurois aimée jusqu'à mon dernier soupir; vous aviez changé tout mon être, je n'étois plus moi-même. Cruelle fille! vous ne m'avez donc souri que pour m'assassiner.... Je ne puis écrire davantage : une subite oppression.... mon cœur se serre.... ma poitrine se gonfle; hélas! suis-je condamné à souffrir

éternellement ? La femme de *sir Basil P'Loyd* est-elle digne d'un soupir de ton misérable ami ?

Edmund SANDISH.

P. S. Mon cousin *Howard* est à *Paris* : comment son père a-t-il pu consentir à s'en séparer ?

LETTRE XXVIII.

De sir William Astern à monsieur Conway.

FRANCE.

De Swinkwill-Abbey.

IL y a bien long-tems, mon cher *Edward*, que je ne t'ai écrit; quelques affaires d'intérêt en ont été la seule cause. Au moment que j'y songeois le moins, il a plu à dame fortune de

faire un riche héritier de ton ci-devant
 pauvre ami: mon oncle, contre toute
 vraisemblance, a jugé à-propos de
 prendre congé de ce monde, pour en
 aller habiter un plus digne de ses vertus.
 Cette nouvelle aussi peu attendue que
 joyeusement reçue, m'a forcé à quitter
 sur le champ *Swampy-Grove*. J'ai re-
 commandé ma *Charlotte* à la vigilante
mistress Master, et à la très-intéressée
Betty. Je l'ai dit le sujet de mon départ;
 tu comprends ma politique: un héritier
 de douze mille pièces de revenu est
 en état de payer largement les services
 qu'on lui rend. Non content de la garde
 de deux femmes, et de ton concierge,
 j'ai chargé mons *Johnson* de veiller
 sur tout le monde; le coquin est amou-
 reux de *Betty*, ainsi mes intérêts sont
 comme tu vois en de bonnes mains.
 En arrivant ici, j'ai trouvé que les
 faires de mon brave o-

aussi bon ordre que les miennes en mauvais ; beaucoup d'argent comptant , de belles terres sans aucune hypothèque , peu de legs à remplir ; ainsi quelques semaines de ma présence ont suffi pour terminer avec tous les gens d'affaire. Je repars demain pour *Swampy-Grove* : *Johnson* m'a écrit que les choses étoient précisément comme je les avois laissées : seulement *Charlotte* s'est promenée deux fois : j'aurai donc le plaisir de la voir. Ma première t'apprendra , je l'espère , qu'un bonheur ne vient jamais seul. Adieu.

William ASTERN.

LETTRE

LET TRE XXIX.

*De miss Fanny Bromley à la Right
honorable lady Creven.*

FRANCE.

De Plaesant-Sight.

COMMENT *Louisa* a-t-elle pu lire de si loin dans le cœur de sa *Fanny* ? Je vous ai entendue ma sœur, et vous avez deviné juste : concevez-vous comment celle qui montrait tant d'incrédulité pour ce que le monde appelle des coups de sympathie, se soit laissée sottement prendre à la première vue ? Il est aimable, je n'en puis disconvenir : mais est-il donc le seul homme aimable que le hazard ait jetté sur mon chemin ? Il y avoit à peine six heures que je le connoissois, quand je vous écrivis

Tome I.

P

ma dernière lettre , et alors.... déjà.... il ne m'étoit pas indifférent. Avec toute autre que ma chère *Louisa* je rougirois de faire un pareil aveu : mais ne suis-je pas accoutumée à ne rien avoir de caché pour vous ? Je ne serois pas plus maîtresse de dissimuler en vous écrivant , que je ne le serois de diriger mes pensées sur tel objet plutôt que sur tel autre. Cela posé , je vais donner un libre cours à ma sincérité.

Mon tuteur que des affaires appelloient à la ville repartit le lendemain , et nous laissa monsieur *Williamson*. Si j'avois admiré les charmes de sa figure , la noblesse de sa taille , les grâces de son maintien , moi qui n'ai jamais cru qu'un homme eût besoin de beauté pour plaire , jugez ma *Louisa* ce qu'a dû produire , dans un cœur déjà prévenu , la découverte d'un esprit brillant par toutes les connoissances

utiles et agréables , d'une ame bien-
 faisante et sensible , d'une affabilité
 qui ne connoît nulle distance entre
 un bon et un bon, quoique la naissance
 et la fortune se trouvent souvent du
 même côté : tel est l'ami de monsieur
Worth , de sa femme , et de *miss*
Fitz-Maurice. Je l'avoue , ma sœur ,
 je n'eus jamais l'idée de l'existence d'un
 être aussi parfait. Il y a quelques jours
 que me trouvant seule avec *Lucy* , elle
 me demanda mon opinion sur monsieur
Williamson. Je la crois , lui dis-je ,
 semblable à la vôtre : c'est un jeune
 homme de mérite. — Je suis bien
 aise , *Fanny* , que vous lui rendiez
 la justice que personne ne lui refuse ;
 il est généralement estimé : c'est bien
 malheureux que la fortune l'ait si peu
 favorisé. — Je le crois trop sensé pour
 s'affliger d'une chose à laquelle les
 gens raisonnables n'attachent aucun

prix. *Lucy* sourit. — Si je ne vous connoissois pas, *Fanny*, je trouverois que ces paroles ne vont guères dans la bouche d'une riche héritière. — Pourquoi, mon amie, le hasard m'a-t-il fait riche? Je ne l'ai pas désiré, et je ne m'en trouve pas plus heureuse. — Je le crois, mais il n'est pas donné à tout le monde de penser aussi noblement que vous. *Andrew*, j'en suis sûre, ne regrette la fortune qu'il auroit dû avoir, que parce qu'elle l'eût mis dans le cas de faire plus de bonnes actions. *Fanny*, vous n'êtes pas curieuse : cependant il me semble qu'il est tout simple de souhaiter connoître quelque chose des affaires des gens que l'on estime : jamais vous ne m'avez fait une question sur la situation de monsieur *Williamson*. — Si j'eusse pensé que c'étoit le moyen de vous plaire, j'aurois mis des bornes

à ma discrétion. *Lucy* sourit encore, et continua : — *Andrew* est le fils unique du fils cadet d'une maison aussi considérable par la naissance que par les grands biens qu'elle possédoit : son père fit un mariage qui déplût à sa famille , et il fut deshérité : son frère aîné , qui possédoit les titres et la fortune , eut des enfans : mais sa sœur qui étoit mariée à un homme très-riche , n'en eut point : il étoit naturel de penser que la haine , qui avoit toujours subsisté entre les deux beaux frères, ne s'étendrait pas jusqu'au fils innocent de la faute qu'avoit commise son père, et l'on croyoit qu' *Andrew* seroit l'héritier de son oncle , qui devenu veuf , s'étoit remarié. Que l'on connoissoit peu ce que l'animosité est capable de faire faire au cœur de l'homme ! L'oncle mourut , et n'ayant eu d'enfant d'aucune de ses femmes,

il laissa toute sa fortune à la fille de sa sœur, qu'il n'avoit pas vue depuis vingt ans : c'est la jeune personne qui possède aujourd'hui la fortune que devoit avoir notre cher *Andrew*. — Cette jeune personne est bien coupable, et bien peu délicate de dépouiller ainsi le véritable héritier. — Ne l'accusez pas, ma chère amie ; c'est une fille très-estimable, mais elle ignore les circonstances que je viens de vous détailler : je suis sûre que si elle le savoit, elle ne consentiroit pas à jouir d'un bien qu'elle ne doit qu'à un injuste ressentiment. — Et pourquoi ne pas l'en instruire ? La connoissez-vous ? — Oui, mais pour l'empire du monde, je ne me chargerois pas de la commission. — Je m'en chargerai ; nommez-la moi, je lui écrirai. — Que vous êtes bonne ! ma charmante *Fanny* ; mais il ne faut songer à faire aucune

démarche à ce sujet ; monsieur *Williamson* ne pardonneroit jamais à celui ou celle qui en feroit la plus légère ouverture : il m'en voudroit même beaucoup, ajouta-t-elle, s'il savoit que je vous en ai parlé. Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de *mistress Worth*, qui venoit de se promener à cheval avec monsieur *Williamson* ; ils avoient rencontré monsieur *Kellermann* et ses deux filles qui se proposent de venir ce soir nous prier d'un grand diner, qu'il donne à la noblesse des environs.

Je ne pense pas sans indignation à la méchanceté de l'être qui a fait mettre l'article concernant le mariage supposé de *Charlotte*, dans les papiers publics. Quel pouvoit être son but, excepté de causer des chagrins à notre famille, et de jeter le plus grand ridicule sur ma pauvre sœur ? Je répète avec vous,

qu'est-elle donc devenue ? Je me perds dans mes conjectures : toutes celles que je forme sur son compte se détruisent à l'instant par mes réflexions , et la connoissance que j'ai de son caractère. Le tems seul nous découvrira un secret qui ne peut-être deviné. Je suis charmé que *Charles* ait eu l'heureuse fantaisie de passer quelque tems en France ; c'est le pays de la politesse, et des soins délicats et empressés : ma *Louisa* n'y peut-être étrangère. Adieu , ma charmante sœur , il seroit injuste à vous de douter de la sincérité de ma vive et constante amitié.

Frances BROMLEY.

P. S. Mes complimens à *milord Creven*.

L E T T R E X X X.

*De miss Charlotte Bromley à miss
Fanny Bromley, sa sœur.*

[*Cette lettre a été interceptée*].

O mon amie, ma sœur, que deviendrai je ? Les monstres, ils ont résolu ma perte ; nul espoir d'éviter le plus horrible sort ne s'offre à mon esprit. Écoutez, *Fanny*, le complot le plus noir, le plus atroce ; hélas ! pourrois-je avoir la force de vous le raconter ? J'étois ce matin seule, *Betty* venoit de descendre dans le jardin pour examiner de nouveau si quelques pans du mur démoli ne nous offriroient pas un moyen d'échapper : je lisois un livre que le hasard m'avoit fait rencontrer sous ma main ; tout-à-coup j'entends un grand bruit de chevaux et

de voitures qui apparemment entroient dans la cour ; mes fenêtres donnent sur un parterre , je ne vis rien ; depuis long-tems la plus grande tranquillité avoit régné dans le château. Sans savoir ce que j'avois à craindre , ni pourquoi je craignois , un frémissement s'empara de moi ; je n'avois pas eu le tems de me remettre de mon trouble , lorsqu'il me sembla que plusieurs personnes s'approchoient de la porte de ma chambre : j'y courus sur le champ pour ajouter deux verroux à celui qui étoit déjà fermé. Ma précaution fut inutile, on ne venoit pas chez moi. Tout ce monde (ils devoient être au moins six personnes), entra dans la chambre à - côté. O dieu ! Que je te remercie de les avoir conduits là ? Il faut que le mur soit bien mince , car je n'ai pas perdu un mot de l'abominable conversation. — Mon cher *Sandish* ,

dit alors un homme dont je ne connois pas la voix : il faut que j'ai bien de l'amitié pour toi, pour t'avoir sacrifié une occasion que je ne trouverai peut-être de ma vie. — Jamais, mon cher *Barry*, je n'oublierai le service que tu consens à me rendre. Il est vraisemblable que ce fut *Sandish* qui répondit, quoique je ne reconnusse point du tout sa voix. — Ce sera donc, *Barry* qui fera le prêtre, dit un autre homme? Mais sçais-tu les formalités d'usage? Il faut prendre garde que la petite ne devine la supercherie; à ces mots, ma chère sœur, mon cœur faillit à m'abandonner. — A quelle heure commencera la farce, reprit celui qu'on appelloit *Barry*? — Quand *Astern* sera arrivé; il m'a promis d'être ici demain pour dîner. — Ha, ha, ha, ha, cela est trop bouffon, ha, ha, ha, quoi? *Sandish*, ce sera *Astern* qui sera père!

Comment diable as-tu fait pour le décider à une chose qui semble devoir être contre son inclination ? Car il en a été amoureux. — Dis qu'il l'est encore, mais il la croit mariée à *sir Bazil l'Loyd*, et j'aurai soin que la scène se passe dans l'ombre ; il ne la verra pas , et on ne la nommera que *miss Charlotte*. -- Mais es-tu sûr qu'elle consentira? -- La question est bonne; ne t'ai-je pas dit que la petite est folle de moi ? Jusqu'ici elle a fait quelques petites simagrées , mais lorsqu'elle croira que je consens réellement à l'épouser , elle sera au comble de la joie. — Et quand tu seras son mari en apparence , qu'en feras-tu ? -- Ta stupidité me révolte : parbleu elle restera ici tant qu'il me plaira. — Dis plutôt tant qu'elle te plaira : — Bien pensé , ha , ha , ha. = Et après. = Après , après.... ma foi , je la renverrai à sa famille. -- Non pas , s'il te plaît , *Sandish* ,

dish, je la retiens d'avance ; au premier dégoût je m'en empare , entends-tu ? — Fort bien. — Tout beau *gentlemen* (messieurs) je suis le premier acteur de la comédie , puisque c'est moi qui marie : ainsi mon tour doit passer avant celui d'un témoin. — Allons , allons , mes amis , point de querelle , nous lui laisserons la liberté du choix : ainsi tout est arrangé , toi le prêtre , *Astern* le père , toi et toi les témoins : point de quiproquo , *Edwin* , ne vas pas t'aviser de rire , au moins. — Non , non , je serai aussi grave qu'un *lord maire* , le jour de sa réception. Ils sortirent , et je restai comme frappée de la foudre. Peu d'instans après , *Betty* rentra ; je lui racontai ce que je venois d'entendre ; la pauvre fille se mit à pleurer. --- Fuyons , ma chère maîtresse , fuyons vite cet abominable château. --- Fuir , et comment ? As-

tu entrevu quelque possibilité? --- Hélas ! aucune , aucune , ils ont tout prévu , tout combiné. --- Et comment donc veux-tu que nous fuyons ? --- Je n'en sçais rien ; mais il ne faut pas que nous restions davantage..... La scène d'horreur qu'ils préparent vous feroit mourir ; mon dieu , mon dieu , que ce monsieur *Sandish* est méchant ! je ne l'eusse jamais pensé , qu'un si beau garçon eût une aussi vilaine ame. --- Je ne le croyois pas non plus , ma pauvre *Betty* ; mais enfin que faut-il faire ? — Attendez , n'ont-ils pas dit que *sir William-Astern* igno- roit que ce fût *miss* ? Peut-être , en s'adressant à lui... si vous voulez à son arrivée demain , je lui parlerai. — O ma chère *Betty* ! *Astern* est peut-être encore plus méchant que les autres ; *lady Creven* m'a dit cent fois qu'il passoit pour un des plus mauvais sujets

de *Londres*. Comment pouvoir se flatter de trouver des secours dans un cœur sans délicatesse? Ma chère *Betty*, il me vient une idée; voilà ma bourse, elle contient encore quatre-vingt *guineas*; prends aussi cette bague, cours à *mistress Master*, donne-lui tout, et promets-lui cent autres *guineas* dès que je serois libre, pour qu'elle consente à nous laisser échapper cette nuit: dis-lui que monsieur *Sandish* ignorera que c'est elle qui m'a rendu cet important service. Si elle refuse, offres-lui deux, trois, quatre, cinq cents mille *guineas*; je suis certaine que ma sœur *Fanny* n'hésitera pas à lui payer telle somme qu'elle puisse exiger; vas, *Betty*, vas mon enfant, si tu réussis, je te devrai plus que la vie. Ma chère sœur, priez que le cœur de *mistress Master* ne soit pas inflexible. J'ai profité de l'absence de ma femme-de-cham-

bre pour vous écrire : je l'entends , elle entre , son air triste m'en dit assez. — Nous n'avons donc aucune espoir, *Betty*? — Aucun du côté de *mistress Master*; elle n'a seulement pas voulu m'écouter. Comme j'allois remonter, le concierge a dit que ces messieurs alloient faire un tour de parc avant le dîner : je me suis arrêtée pour les voir passer : ils sont quatre. --- As-tu vu ce monstre de *Sandish*? --- Oui, il marchoit le premier, il rioit, et faisoit rire les autres; vous voyez, ma *Fanny*, que votre pauvre sœur est perdue. Grand dieu! inspire-moi. . . . C'en est fait, mon amie, vous ne me reverrez jamais; car vous n'en doutez pas, je préférerai la mort à mon déshonneur. Ma tête est si foible, que je ne puis continuer; demain vous apprendrez le parti que le désespoir aura suggéré à votre malheureuse amie.

Continuée le jour suivant.

J'AI une lueur d'espoir, ma chère *Fanny*; *sir William-Astern* n'est pas aussi méchant que je l'avois pensé; vous en allez juger par la conversation que nous venons d'entendre, *Betty* et moi, et que je vais vous rendre. Vers les trois heures, un nouveau bruit de voitures nous a annoncé l'arrivée de *sir William*; *Sandish* l'a sur-le-champ conduit dans la chambre voisine, qui, à ce qu'il me paroît, est celle du conseil de ce monstre. *Sandish* a commencé. = Je vous remercie de votre exactitude, *Astern*: mon impatience est si grande que le moindre retard m'eût causé du chagrin. --- Vous êtes donc bien amoureux de la prétendue? ---- Amoureux comme un fou. --- Vous êtes heureux: vous allez la pos-

séder. ---- Vous soupirez , *Astern* ,
 je le vois , vous n'avez pas oublié
miss Bromley. ---- Je ne l'oublierai
 jamais ; mais il n'est pas ici question
 de mes regrets. Vous avez désiré
 que je servisse de père à la fille que
 vous allez épouser ; c'est un mariage
 clandestin , je suppose quelques op-
 positions de famille. --- Oh ! oui ,
sir William, c'est un mariage clandestin,
 très-clandestin , je vous assure ; mais
 tenez , mon cher , je ne veux pas vous
 tenir plus long-tems dans l'erreur :
 c'est un mariage simulé. --- Simulé ;
 en ce cas je ne puis vous être bon à rien :
 adieu. --- Arrêtez *Astern* , quelle folie !
 quoi ? réellement vous ne consentirez pas
 à me prêter votre ministère ? --- Non,
 puisqu'il s'agit de tromper une jeune
 infortunée. --- Est-ce bien *Astern* qui
 me parle ? Ma foi , mon cher , je ne
 vous ai pas cru si ridiculement dé-

licat ; sur mon ame le public vous connoit mal : -- très-mal, si on pense que je sois capable de faire une action déshonorante. --- Déshonorante ; *sir William*, il me semble que votre refus suffisoit sans y ajouter une insulte. --- Je n'ai le dessein d'insulter personne ; j'ai dit qu'un mariage simulé étoit une action déshonorante : je le répète encore, si ma franchise vous fâche, monsieur *Sandish*, j'en suis fâché. --- Il me paroît, *Astern*, que nous ne considérons pas les objets sous un même point de vue ; au reste, cette vétille ne doit pas nous brouiller ; je trouverai un autre père ; j'espère que vous permettrez que je vous présente demain ma belle compagne. --- Il m'est impossible, monsieur *Sandish*, d'accepter votre invitation ; je me croirois aussi coupable de ne point empêcher l'accomplissement de ce mariage que d'y

contribuer si je restois. Le meilleur parti est que je reparte à l'instant. -- *Sir William*, vous êtes le maître. --- Adieu, monsieur *Sandish*. --- Dieu bénisse *sir William*! s'écria *Betty*, quand ils furent partis. Sans ajouter mes réflexions à sa juste exclamation, je l'envoyai vite attendre *Astern* au milieu de l'avenue. --- Tu arrêteras sa voiture, et tu lui diras que la malheureuse qu'on veut ruiner est *miss Bromley*: que j'ai entendu sa conversation, et que je le supplie d'achever son ouvrage en me tirant des mains de l'indigne *Sandish*; *Betty* est allé faire ma commission..... Elle tarde à revenir... Juste ciel! s'il refusoit de me secourir: la voilà; elle s'écrie: --- Réjouissons-nous! notre esclavage et nos malheurs finiront; *sir William*, oh! c'est notre bon ange qui l'a envoyé ici, ---- Parles donc plus clairement,

Betty, je suis sur des épines. --- Je vous le dis, *miss*, *sir William* perdra plutôt la vie que de souffrir que la belle et vertueuse *miss Bromley* soit la victime d'un homme sans principes. Nous avons causé près d'une demi-heure, et quand je l'ai quitté, il a continué sa route. -- Il est parti? --- O c'est pour revenir. --- Retournez, m'a-t-il dit, auprès de votre adorable maîtresse, et assurez-là que puisque je puis la servir, j'oublie les rigueurs dont elle m'a accablé. Je vais au premier bourg m'adresser au *justice a peace* [espèce de commissaire]; je lui demanderai main-forte, et je reviendrai rendre la liberté à celle qui l'ôte à tout le monde. — Nous sommes depuis deux heures dans l'attente, mon cœur băt de crainte et d'espoir... *Fanny*, l'instant de la crise est arrivé..... Quel bruit!.. Mon dieu ! j'entends le cliquetis

des épées , ô faites que la justice triomphe!... Si *Astern* alloit succomber , j'en mourrai de douleur!... Le bruit redouble... On approche de ma porte.... Ouvrez toutes les portes , rendez la liberté à la plus belle des femmes.... C'est lui, c'est *sir William*.. On frappe. --- Ouvrez , madame , ne craignez plus aucun ennemi : la bonne cause est toujours sûre de remporter la victoire. -- Ouvrez , *Betty* , c'est mon libérateur : je n'ai plus rien à craindre. La porte s'ouvre , *Astern* s'avance ; il se jette à mes pieds ; mais que vois-je ! son habit est teint de sang , il est blessé , je me meurs d'effroi.....

LET T R E X X X I .

*De sir William Astern à monsieur
Conway.* —

F R A N C E .

De Swinkwill-Abbey.

AVANT de lire ma lettre, *Conway*,
lis celle qui y est jointe: puis de suite
reviens à celle-ci, pour avoir l'ex-
plication de tout ce qui a dû te paroître
incroyable.

Je t'avois annoncé un projet, il a eu
tout le succès attendu. Les dialogues
passés dans la chambre voisine de
Charlotte étoient écrits par ton ser-
viteur, et ont été lus par trois de
mes gens, à qui j'avois fait répéter vingt
fois leur leçon; les acteurs ont joué
merveilleusement. Le bruit des chevaux

et des voitures n'est pas difficile à comprendre ; j'avois fait sortir tes vieilles voitures de dessous les remises ; six chevaux furent attelés à une , quatre à l'autre : deux ou trois tours dans la cour ont complété l'illusion ; te voilà au fait. J'avois choisi , pour le rôle de *Sandish* , un de mes *groorn* , dont la voix est douce et sonore : l'adresse de *Betty* a achevé l'ouvrage. Vois - moi entrer dans l'appartement de ma belle maîtresse , me mettre à ses genoux , mes vêtements teints d'un sang qui n'étoit pas humain , et crois-tu qu'une fille sensible ait pu résister à tant de preuves d'amour ? La révolution a été trop forte ; *Charlotte* y a succombé , et s'est trouvée mal. Une chaise à quatre chevaux attendoit à la porte ; l'instant étoit favorable ; on la porte dedans , *Betty* s'y met avec elle : je monte à cheval avec deux de mes
gens ,

gens, et nous arrivons à une auberge de K... *Miss Bromley* venoit de revenir à elle : *Betty* lui dit alors, que comme monsieur *Sandish* avoit été blessé, tout le monde étoit occupé autour de lui, et que j'avois profité de l'occasion pour la tirer d'une maison qu'elle ne pouvoit habiter sans horreur. Elle n'étoit pas bien quand elle descendit de voiture ; on la mit sur-le-champ au lit, et comme elle avoit un petit accès de fièvre, causé par les différentes émotions, je fis appeller un médecin avec qui j'eus une conversation, avant de lui permettre de voir la malade ; il dit qu'elle étoit plus mal qu'on ne pensoit, et qu'il étoit impossible qu'elle fût en état de voyager de deux ou trois jours ; ce retard l'affligea, mais elle s'y soumit. Dès-que le docteur fut sorti, elle s'informa à *Betty* si ma blessure étoit dangereuse ; celle-ci lui

dit que ce n'étoit qu'une légère égratignure , et elle parut satisfaite. Le jour suivant , en dépit de la prédiction du médecin , elle se trouva mieux , et voulut se lever ; alors je lui fis demander la permission de la voir ; elle y consentit , et me reçut avec ses graces , et sa politesse accoutumées. Elle ne cessa d'exalter la grandeur des obligations qu'elle m'avoit ; je la la priaï de ne point mettre un si haut prix à une chose si simple , et si naturelle. Je lui demandai ses ordres pour le lieu où elle desiroit que je la conduisise. L'absence de sa mère et de *milady Creven* , rendant son retour à *Londres* tout-à-fait impropre , elle en convint , et me pria de ne plus prendre de trouble pour son compte ; qu'elle iroit avec sa femme-de-chambre s'embarquer au premier port pour *l'Irlande* , où sa sœur *Fanny* étoit.

Je ne cherchai à rien changer de son projet; seulement j'insistai pour qu'elle me permit de l'accompagner; elle céda à mes instances, et je la laissai aussi contente de moi que je l'étois d'elle. Une heure après, il arriva dans l'auberge une chaise de poste, de laquelle il descendit un monsieur de fort bonne mine; plusieurs valets suivoient la voiture; *Betty*, curieuse comme le sont presque toutes les femmes de son espèce, quitta sa maîtresse pour voir le nouveau venu; (ta pénétration devine sans-doute, que ceci est un personnage de ma façon); au bout d'une demi-heure elle rentra: *Charlotte* s'aperçut de beaucoup d'altération dans sa figure. — Ma chère *Betty*, aurions-nous encore quelques malheurs à craindre? — Hélas! comment pourrai-je vous le dire... mon adorable maîtresse? C'est à-présent que vous avez besoin

de courage ; le monsieur qui arrive , vient d'*Irlande* ; il a voyagé une partie du chemin avec *miss Fanny Bromley* . — Ma sœur ? — Oui , *miss* , elle va rejoindre et consoler *milady Creven* . — La consoler de quoi ? — De la mort de *milady Bromley* . As-tu jamais entendu une préparation à un triste évènement aussi gauchement amenée ? *Miss Charlotte* fit un cri , et s'évanouit . J'étois à la porte , me doutant de ce qui alloit arriver . J'entrai , et tout en grondant *Betty* de sa mal-adresse , nous parvinmes à secourir sa maîtresse ; ma présence ne l'empêcha pas de se livrer à la plus grande douleur ; je pleurois avec elle . Bientôt elle fut en état de faire des questions , et je lui appris que ce voyageur avoit seulement su que *miss Bromley* alloit en France , et hâtoit sa marche , parce que *lady Creven* étoit dangereusement malade .

— Sait-il, dit-elle, en sanglottant, dans quel lieu de la France je dois aller chercher mes sœurs ? — Je lui ai fait cette question, mais il l'ignore absolument ; si vous le desirez, *miss Bromley*, je prierai l'inconnu de venir répondre lui-même à vos questions. — O non, non, je ne veux être vue d'aucun étranger. Tu vois, *Edward*, que même alors elle ne me considéroit pas comme un étranger. Elle reprit la parole avec l'accent du désespoir. — Grand dieu ! que deviendra la malheureuse *Charlotte*, sans protecteurs, sans parens, sans amis ? Je voudrois bien que *miss Bromley* voulût me permettre d'être un de ces derniers ; j'en mériterois sûrement le titre, si le dévouement le plus sincère et l'attachement le plus désintéressé en étoit digne. — *Sir William*, je suis reconnoissante, autant qu'il est possible

de l'être, pour tout ce que vous avez déjà fait pour moi; mais dans l'affreuse situation où je suis, il n'est point étonnant que je me considère comme abandonnée du monde entier. Irai-je dans un pays qui m'est entièrement inconnu, demander mes sœurs de porte en porte? Je ne répondis pas, je me contentai de baisser mes yeux en signe d'approbation. Elle reprit : retournerai-je à *Londres* après l'odieux bruit qu'on y a fait courir sur mon compte? Je ne crois pas, dis-je en traînant mes mots, que ce parti.... puisse convenir à la.... délicatesse de *miss Bromley*. -- Que me reste-t-il donc à faire? -- Si j'osois, je proposerois un moyen; mais il est si flatteur pour moi, que peut-être vous croirez.... ô *miss* vous seriez bien injuste; le ciel m'est témoin que votre intérêt est ce qui me décide à parler en ce moment; sans la circonstance

j'aurois gardé le silence ; quelque chose qu'il en eût coûté à mon cœur : dites un mot, *miss Bromley* et vous ne serez plus sans protecteurs, sans parens, ni sans amis. — Je ne vous entends pas, *sir William*. --- Permettez à l'heureux *Astern* de devenir votre époux. Elle a rougi, et s'est tue. J'ai continué. --- Alors la belle *Charlotte* pourra, sans craindre la calomnie, aller trouver ses aimables sœurs. Un soupir lui est échappé ; ce fut le dernier adieu à *Sandish* ; cependant elle ne parloit pas. Je me suis mis à ses genoux, et prenant une de ses mains, je la pressais doucement dans les miennes ; nous restâmes quelques minutes dans le silence ; enfin elle le rompit la première. --- *Sir William*, ma franchise ne me permet pas de vous cacher que mon cœur n'est pas aussi libre que je voudrois

qu'il le fût , pour former l'union que vous me proposez ; je vous estime , monsieur *Astern* , mais ce sentiment est trop foible pour payer votre amour : voilà mon objection. --- Divine *Charlotte* , permettez-moi de ne pas la recevoir. Accordez-moi seulement le don précieux de cette belle main , et bientôt ma tendresse , mes soins , et ma constance me mériteront une place dans votre cœur. --- Je suis accablée , malade , *sir William* , laissez à mon esprit le tems de se reconnoître ; demain je serai peut-être plus calme.--Je baisai respectueusement sa main , et me retirai. Je vis *Betty* quand elle eut couché sa maîtresse ; elle m'assura que *Charlotte* étoit déjà à moitié persuadée, qu'il ne lui restoit point d'autre parti à prendre que celui de m'épouser. Le lendemain, nous raisonnâmes beaucoup , c'étoit mon fort ; enfin j'ob-

tins l'objet de tous mes désirs ; il fut décidé que je viendrois ici chercher mon chapelain , et que je me ferois accompagner par un gentilhomme des environs qui serviroit de père à *Charlotte* ; des gens de l'auberge seront témoins. Je suis arrivé ici, il y a deux heures , et je n'ai pris que le tems de t'écrire. On m'annonce que mon aumônier , que j'ai chargé d'obtenir d'un monsieur *Black* de me rendre le service de venir avec moi à..... est en bas avec lui , et qu'on attend que moi pour monter en voiture. Adieu , mon cher *Conway* , bientôt tu seras embrassé par ton heureux ami,

William ASTERN.

Fin du Tome premier.

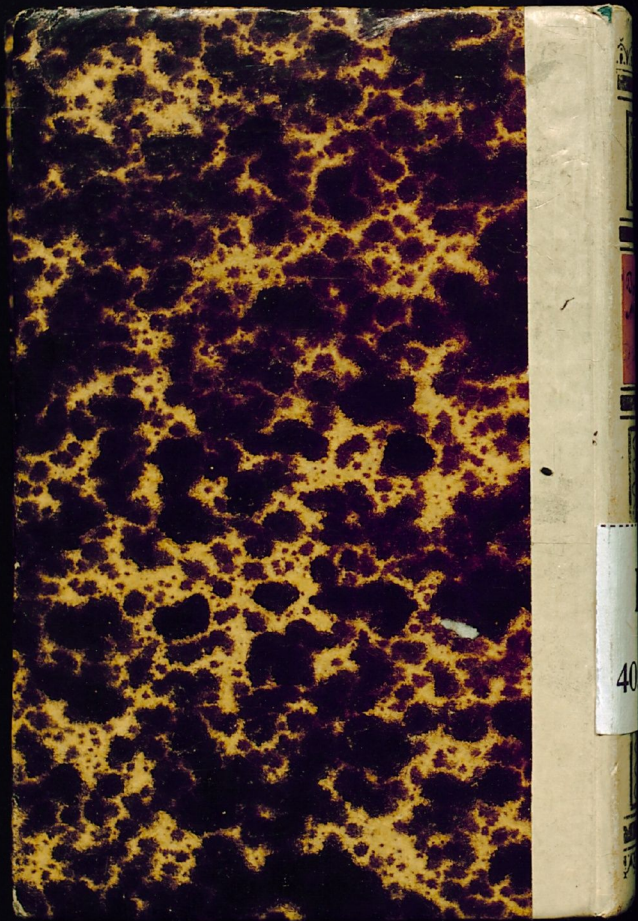


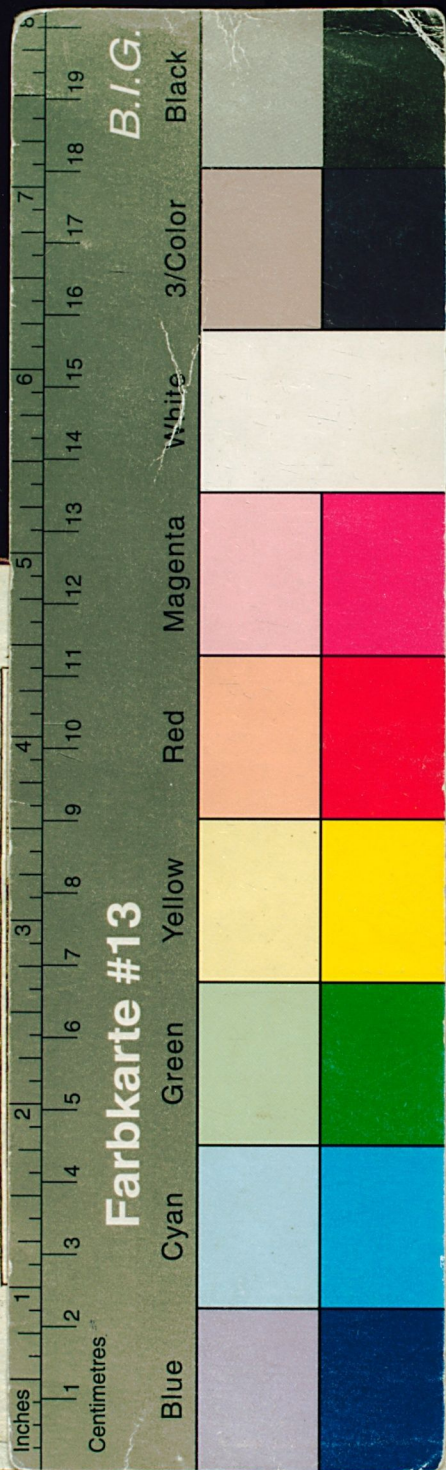


S
S 2349(1)

Mss 2349(1)

DE 4055 m





LES
TROIS SŒURS
 ET
 LA FOLIE
 GUÉRIE PAR L'AMOUR,
 OU
 LES HEUREUX EFFETS
 DE
L'AMOUR FILIAL:

*Il n'est point d'asyle
 pour le crime.*

Par Mme. BOURNON-MALARME.

TOME PREMIER.

A PARIS,
 Chez LAURENS jeune, Libraire-
 Imprimeur, rue St.-Jacques, N^o. 32,
 vis-à-vis celle des Mathurins.

1796.